

Étude sur les Poésies diverses de Jean Racine.

Von

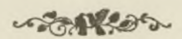
Dr. Oskar Preussner,

Oberlehrer.

Beilage

zu dem Jahresbericht des Gymnasiums zu Stolp

für das Schuljahr 1899/1900.

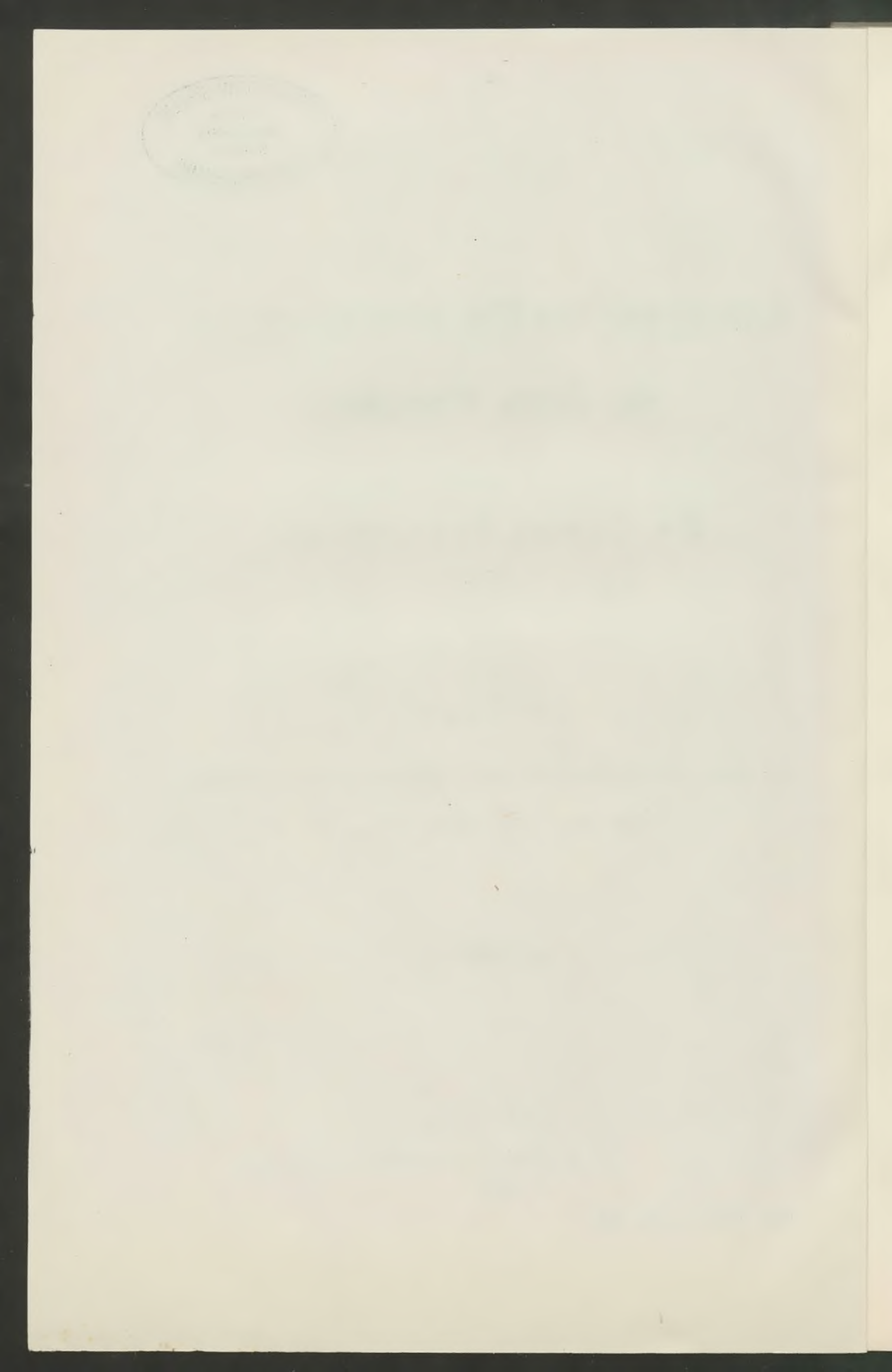


STOLP i. POM.

F. W. Feige's Buchdruckerei.

1900.

1900. Programm No. 157.



En parlant de Jean Racine, nous n'avons ordinairement égard qu'au poète dramatique, puisque c'est lui qui donne à la tragédie française un éclat sans pareil. Jl est difficile pour nous autres Allemands d'apprécier son art à sa juste valeur, parce qu'il faut que nous nous émancipions de nos préjugés sur la poésie de ce temps et étudions à fond les moeurs du siècle de Louis XIV, la vie de la société française, de la cour et du roi, dont l'influence prévalait partout. Quoiqu'il ne s'agisse pas ici de porter un jugement sur les chefs-d'oeuvre dramatiques de Racine, l'étude suivante sur les Poésies diverses contribuera peut-être à mieux faire connaître le poète. Les éditeurs de son théâtre ont presque tous négligé ses Poésies diverses; on n'avait pas d'intérêt de publier les vers français et latins de la première jeunesse de Racine et d'examiner l'authenticité de ces petites poésies. C'est à P. Mesnard qu'appartient le mérite d'avoir publié soigneusement ces poésies jusqu'alors négligées (Oeuvres de J. Racine, nouvelle édition par M. Paul Mesnard, tome IV, dans la collection des Grands Écrivains de la France). L'éditeur nous donne un texte authentique avec les variantes des autres manuscrits et nous fournit des renseignements importants dans les notices qui précèdent chaque pièce de vers. Mesnard a divisé les Poésies diverses en trois parties. Dans la première il a placé (p. 17) „toutes les pièces de quelque étendue, à l'exception des badinages sans valeur que Racine a écrits dans son enfance; dans la seconde, les épigrammes et les autres petites pièces auxquelles on pourrait appliquer le même nom d'épigrammes, si on le prenait dans son vieux sens; dans la troisième, les vers tant français que latins de la première jeunesse du poète, qu'on aimera sans doute à trouver ici, mais à la condition qu'ils ne figurent que dans un appendice, à titre de simples curiosités, et ne soient pas considérés comme faisant réellement partie des Oeuvres de Racine". Comme la première partie de ces poésies est sans doute la plus importante et la plus intéressante, nous avons traité d'une manière détaillée les odes, les hymnes et les cantiques de notre poète, mais nous n'avons pas négligé „les badinages sans valeur" que Racine a écrits dans son enfance. Nous parlerons de ceux dont l'authenticité ne paraît pas douteuse et qui sont contenus dans le premier appendice aux Poésies diverses; quelquefois cependant nous n'avons pu nous empêcher d'emprunter quelques traits caractéristiques aux petites pièces attribuées à Racine, lesquelles nous trouvons publiées par

Mesnard dans le second appendice. Mesnard appelle ces poésies „de simples curiosités“ et ne les considère pas „comme faisant réellement partie des Oeuvres de Racine“. Jl est vrai que ces petites poésies n'en font pas réellement partie, car le poète n'aurait jamais permis de les publier; mais dans la notice précédant la pièce latine „ad Christum“, Mesnard reconnaît lui-même que ces petites poésies, même celles qui ne valent presque rien, „ont toutes d'ailleurs leur intérêt; elles montrent combien Racine était déjà familiarisé avec les anciens poètes latins, et donnent une idée de la direction des études à Port-Royal“. Nous ne laisserons donc pas à part ces poésies latines et françaises, et nous trouverons dans ces vers de la première jeunesse assez de traits dignes d'être mentionnés.

Quant à la deuxième partie des Poésies diverses publiées par Mesnard, les épigrammes, nous savons bien que Racine a excellé dans l'art d'écrire des épigrammes, mais il est très difficile d'établir partout l'authenticité de ces pièces parce que, du vivant du poète, aucune des épigrammes n'a été publiée dans ses oeuvres. Voyez Mesnard, p. 163: „L'auteur ne les a jamais avouées publiquement: quelques-unes étaient trop hardies pour que la main de qui partaient leurs traits cruels ne se cachât plus ou moins; plusieurs ont échappé à Racine dans un temps où sa piété sévère les lui aurait interdites, s'il n'était si difficile de retenir un bon mot; il ne put donc mettre qu'un petit nombre d'amis dans la confidence de ces amusements peu charitables“. Nous laissons à Mesnard le soin d'examiner l'authenticité des épigrammes, et il faut avouer que l'éditeur a critiqué sérieusement toutes les pièces contenues dans les éditions précédentes, car il aime mieux „débarrasser les éditions des Oeuvres de Racine de pièces qui ne sont pas dignes de lui“ que d'attribuer faussement au grand poète des poésies „qui pourraient être une offense à sa mémoire“. Nous retrouvons toutes ces poésies rejetées dans l'appendice, p. 225—253.

Comme ces poésies de Racine vont depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, nous ferons bien de suivre l'ordre chronologique, pourvu que nous soyons en état de fixer la date certaine de chaque pièce. Les vers nous montreront les degrés du développement de son génie; ils nous indiqueront aussi les influences qu'il a reçues, et nous conduiront jusqu'au seuil de sa carrière dramatique. Dès ce temps, il est vrai, les pièces lyriques disparaissent devant les drames qui ont immortalisé leur auteur; mais, à la fin de sa vie, c'est la poésie lyrique qui l'attire avec toute sa force presque surnaturelle et qui, après de grands désappointements, lui apporte les consolations qu'il ne trouve nulle part.

I.

La vie de Racine est étroitement liée à l'histoire de Port-Royal, et les solitaires de Port-Royal-des-Champs ont exercé la plus grande influence sur toute la carrière de notre poète, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Ces mêmes solitaires, qui devaient un jour être les maîtres de l'enfant et développer son génie, nous les trouvons à la Ferté-Milon du mois de juillet 1638 au mois d'août 1639; ils avaient été forcés de quitter leur abbaye et de chercher un asile à la Ferté-Milon dans la maison de M. Vitart, parent de la famille de Racine. Ces fugitifs qui, pendant l'exil, avaient su gagner tous les coeurs, établirent aussi des relations affectueuses entre la famille de Racine et Port-Royal, et c'est dans cette maison dévouée au Jansénisme que Jean Racine naquit le 22 décembre 1639, peu de temps après le retour des solitaires à Port-Royal. La mère de Racine mourut au mois de janvier 1641, peu de jours après avoir donné à son époux une fille, nommée Marie. Le père mourut deux ans après, et J. Racine, orphelin dès l'enfance, fut recueilli dans la maison de son grand-père, où sa grand'mère, Marie des Moulins, l'éleva avec la tendresse d'une bonne mère. Après la mort de son époux (1649), Marie des Moulins désira se retirer à Port-Royal, où sa fille Agnès avait déjà pris le voile. Le jeune Racine, séparé de nouveau de toute sa famille, fut envoyé au collège de la ville de Beauvais, où il reçut le premier enseignement. Jl n'y resta que trois ans (1652—1655), et au mois d'octobre 1655, Racine qui n'avait pas encore atteint l'âge de 16 ans, fut admis à l'école de Port-Royal-des-Champs; c'est dans cette sainte maison que l'attendaient son aïeule et sa tante Agnès, surnommée de Sainte-Thècle. Notre poète adolescent ne passa que trois ans à Port-Royal; mais, malgré cela, ce séjour fut décisif pour toute sa vie. Les principaux maîtres, Lancelot et Antoine le Maître, étaient les mêmes solitaires qui, immédiatement avant sa naissance, avaient trouvé un refuge à la Ferté-Milon. Lancelot, le célèbre Helléniste, lui inspira un goût très vif pour la plus belle langue de l'antiquité; le Maître, qui l'aimait comme un fils, „voulut conduire ses études, dans l'intention de le rendre capable d'être un jour avocat“ (L. Racine, Mémoires sur la vie de Jean Racine, publiés par Mesnard, tome I, p. 205—364). Jl reçut aussi les leçons du célèbre Nicole et de M. Hamon; ce dernier lui enseigna l'italien et l'espagnol. Jean Racine, quoique très jeune encore, devint l'élève favori de tous ses maîtres, et il fit des études si sérieuses qu'„on a peine à comprendre, comment en trois ans il a pu faire à Port-Royal un progrès si rapide dans ses Études“ (L. Racine, Mémoires). Jl est naturel que les doctrines religieuses de ses maîtres, qui étaient tous Jansénistes, ne soient pas restées sans influence sur l'esprit du jeune élève. Pendant les années que Racine passa à Port-Royal, les solitaires avaient à soutenir de graves luttes contre la Sorbonne et les Jésuites; ils devaient craindre tous les jours d'être chassés de leur sainte demeure, et en effet le maître

favori de Racine, le Maître, fut forcé de se réfugier pour quelque temps à Bourg-Fontaine, d'où il écrivit à Racine cette touchante lettre, dont l'adresse est: „Pour le petit Racine, à Port-Royal“, et qui contient les mots cités tant de fois: „Bonjour, mon cher fils, aimez toujours votre papa, comme il vous aime“. Racine, en voyant souffrir ses maîtres comme des martyrs pour leurs idées, embrassa inconsciemment leur doctrine, c'est-à-dire celle du Jansénisme. A propos du Jansénisme, Pierre Robert, qui a puisé dans les Pensées de Pascal, dit dans son ouvrage, la Poétique de Racine, étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française, p. 165: „Jl a entendu dire, et il croit que la religion chrétienne est tout entière dans le dogme de la chute et dans le dogme de la grâce; que toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam; toute la morale en la concupiscence et en la grâce; que depuis le péché originel la nature humaine est corrompue; qu'en l'état de corruption et de péché l'homme est rendu semblable aux bêtes; que l'homme est impuissant à faire le bien par lui-même, à vaincre par lui-même la concupiscence; que, pour se relever, il a besoin d'une influence étrangère, de la grâce, que Dieu lui donne et lui donne gratuitement; que sans ce secours extérieur et qui descend d'en haut, l'homme ne ne peut qu'être entraîné de chute en chute, de péché en péché de crime en crime; que le fond de notre être n'était que péché et que vice; que non seulement notre nature était faible, mais encore corrompue; et que, par conséquent, livrée à elle-même, sans le secours de la grâce, elle était impuissante à faire le bien“. — Nous croyons avec Robert que les doctrines de ses maîtres ne transformèrent pas tout de suite son être moral, mais qu'elles restèrent néanmoins dans son esprit. Malgré tous les dangers auxquels l'abbaye était exposée, le jeune Racine y était presque solitaire. Au milieu de toutes ses occupations, raconte L. Racine, Mesnard, I, p. 219, „son génie l'entraînoit tout entier du côté de la poésie, et son plus grand plaisir étoit de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye avec Sophocle et Euripide, qu'il savoit presque par coeur“. Quoi donc de plus naturel que le désir ardent du jeune élève de s'essayer aussi à la poésie. Selon la coutume des savants de son temps, il aimait à écrire souvent en latin. Jl ne manquait pas de matière pour ses premiers essais poétiques. Racine, qui ressentait vivement avec ses maîtres toutes les humiliations et toutes les douleurs auxquelles Port-Royal était exposé, doit avoir écrit l'élégie latine composée en distiques, ad Christum au temps de la plus grande persécution des Jansénistes par les Jésuites, peut-être en 1656, où quelques-uns des solitaires, entre autres le Maître, furent forcés de s'enfuir. Dans cette pièce qui vaut beaucoup mieux que toutes les suivantes, parce que son coeur lui a dicté ces vers, il implore le ciel de protéger ce sanctuaire paisible et tous ceux qui y sont dévoués au service de Dieu.

v. 9—16:

Hanc tutare domum, quae per discrimina mille,
Mille per insidias vix superesse potest.

Aspice ut infandis jacet objectata periclis,
Ut timet hostiles irrequieta manus.

Nulla dies terrore caret, finemque timoris,
Jnnovat infenso major ab hoste metus.

Undique crudelem conspiravere ruinam,
Et miseranda parant vertere tecta solo.

En lisant que pas un seul jour n'est exempt de terreur, que le monastère est entouré de dangers de toutes parts, on est tenté de supposer que le jeune poète prévoit les dangers et la ruine de Port-Royal; du moins il a répété presque les mêmes pensées dans des vers composés la veille de sa mort, immédiatement avant la désolation du monastère. Quelques vers, tout faibles qu'ils sont, nous rapellent ceux des choeurs d'Esther et d'Athalie, nous rapellent les cris des jeunes Jsraélites qui plaignent la ruine d'Jsraël.

v. 17—18:

Tu spes sola, Deus, miserae. Tibi vota precesque
Fundit in immensis nocte dieque malis.

v. 25—30:

Aspice virgineum castis penetralibus agmen,
Aspice devotos, sponse benigne, choros.

Hic sacra illaesi servantes jura pudoris,
Te veniente die, te fugiente vocant,

Hic nemora, hic nullis quondam loca cognita muris,
Hic horrenda tuis laudibus antra replent.

On reconnaît même l'influence des doctrines jansénistes dans les vers 31 et 32:

Huc tua dilectas deduxit Gratia turmas,
Hinc ne unquam stygii moverit ira Noti.

Jl dit donc franchement que la Grâce de Dieu a amené dans ces saints lieux une troupe d'hommes prédestinés à être arrachés aux tempêtes de la vie et de l'enfer. A la fin, il implore la paix et le repos pour ceux qui ont essuyé tant de malheurs.

v. 39—42:

Pacem, summe Deus, pacem te poscimus omnes:
Succedant longis paxque quiesque malis.

Te duce disruptas pertransiit Jsrael undas:
Hos habitet portus, te duce, vera salus.

Louis Racine, qui ne reconnaît pas toujours la juste valeur des poésies de la jeunesse de son père, avoue que cette élégie latine est pleine de feu et d'harmonie. Mesnard dit dans sa notice biographique, p. 16: „Jl y a un rapport frappant, non d'expression sans doute, ni de force ou de charme poétique, mais de sentiments, entre ces premiers bégaiements de la muse enfantine du poète, et les dernières, les plus magnifiques inspirations de son génie“.

Les autres poésies latines, composées vers le même temps,

sont toutes inférieures à l'élégie dont nous venons de parler. Ces vers latins furent adressés presque tous à son cousin, Antoine Vitart, né à la Ferté-Milon, le 12 octobre 1638. Dans le temps où Racine était encore à Port-Royal, Vitart étudiait au collège d'Harcourt et était en correspondance avec lui. Le jeune Racine ne semble pas avoir écrit très souvent, car, dans sa réponse à quelques vers latins, Vitart se plaint — dans des vers latins parfois très obscurs — de ce que son ami l'a oublié et l'exhorte à ne pas étouffer dans son sein l'amour de la poésie et à ne pas refuser la faveur des Muses.

Mesnard p. 216 et 217, v. 25—30:

Nascentes in corde tacens ne comprime foetus;
Saepe datos spernens nescit habere novos.

Augustas ne finge moras; tantum impiger aude,
Cum sterilis Radix nesciat esse sibi.

Ecce tibi annuerunt gaudentes rure Camenae,
Jamque suos jactant te cecinisse lares.

Racine, de son côté, fait les mêmes reproches à son ami, en écrivant:

Johannes Racine Cognato Suo Carissimo Vitart, v. 1—4:

Quem precor, inter nos habitura silentia finem?
Cur tandem inceptum Musa relinquit opus?

Tertia fraterno lustrat jam lumine terras
Luna, sed e vestro littera nulla solo.

Que cette amitié ait été une des plus sincères, nous le voyons par les vers suivants, tirés du poème latin „Jn Avaritiam“.

v. 31—34:

Pauperis exiguum, sed veri pignus amoris
Accipe, pars animae, care Vitarde, meae:

Splendida sincerum non dona fatentur amicum,
Parvaque non refugit munera magnus amor.

Ces petites poésies latines, quoique très faibles, nous intéressent par quelques vers qui montrent qu'à Port-Royal Racine a fait des études sérieuses, qu'il a appris à admirer les beautés de la nature dans la solitude, loin de la vie bruyante des villes. Dans le poème „Urbis et Ruris Differentia“, il vante les charmes des champs et des forêts; il ne connaît rien de plus beau ni de plus doux que de se promener seul dans les forêts; il aime la solitude du couvent, où règnent le repos et la paix.

v. 7: Sed mihi dulcius est silvas habitare remotas.

v. 11 et 12:

Hic requies, fidum pietas hic inclyta portum
Jnvenit; his lucet sanctior aura locis.

Jl ne connaît pas encore la capitale avec ses palais, ses

richesses; il préfère habiter

Tecta quae sicco stramine canna tegit; (v. 8)

car tout cet éclat de Paris ne sert qu'à cacher la misère et les crimes:

v. 9 et 10:

Jllic ultrices posuere sedilia curae,
Jllic insidiae, crimina, furta latent.

La divinité fuit les villes pleines de vices, et les Muses aiment mieux se retirer à la campagne, dans les chaumières des villages et des hameaux. Le jeune poète ne porte donc pas envie à la vie de Paris, où

laxis vitium frenis grassatur in urbe (v. 33).

Même les rois, abrités derrière de fortes murailles et gardés jour et nuit par des satellites, craignent la trahison et ne trouvent pas de vraie tranquillité au milieu de toute la magnificence de leurs palais.

v. 35—38:

Nequicquam pavidos circumdant moenia reges;
Frustra haeret lateri, nocte dieque, manus.
Non vera his sed falsa quies; miserosque tumultus
Mentis non lictor, non domus ampla movet.

C'est avec plaisir qu'il abandonne la ville à son ami, en s'écriant:

v. 40: Me tamen ipsa magis rura nemusque juvant.

Dans le poème latin „Laus Hiemis“, l'élève de Port-Royal a tenté de louer les beautés et les avantages de l'hiver, mais d'une manière très naïve. Jl est réjoui que les chaleurs importunes aient fui et que l'odieuse saison soit passée.

v. 1 et 2:

Tandem importuni procul hinc cessere calores;
Jnvisi tandem praeteriere dies.

Dans les vers suivants, il continue à mépriser les charmes de l'été; il préfère entendre le sifflement furieux des tempêtes et le bruit de la pluie qui tombe.

v. 25 et 26:

Quem juvat immites recubantem audire susurros
Ventorum, et somnos, imbre juvante, sequi!

Pour toutes ces raisons il finit par dire:

v. 33 et 34:

Autumni verisque alios aestusque voluptas
Decipiat; sed nos unica ducit hiems.

Mais pourquoi, demandons-nous, le jeune Racine est-il attiré par les seuls charmes de l'hiver? Pourquoi déteste-t-il les agréments des autres saisons, surtout du printemps et de l'été? C'est parce que les plaisirs de ces saisons l'ont séduit assez longtemps; il brûle de chercher les inspirations d'Apollon et des Muses.

v. 27—30:

Nunc remeat ludis studiosa caterva relictis,
Et gestit Phoebum sollicitare suum.

Musarum nunc tecta patent, foribusque reclusis,
Reddunt jucundos templa diserta sonos.

Enfin trois poésies composées en latin nous font voir les fruits de ses études dans cette langue à Port-Royal. Dans la pièce „Johannes Racine Cognato Suo Carissimo Vitart", il ne chante pas les bocages, les champs et les forêts, mais il y propose à son ami des sujets plus dignes de la poésie d'Apollon.

v. 9 et 10:

Jam silvas lusisse sat est: majora loquamur;
Non Phoebum semper rura nemusque juvant.

Le jeune poète captivé par la Muse du divin Virgile, poète qui lui semble surpasser tous les auteurs par la langue, l'imagination et le bon goût, célèbre son poète favori d'une manière un peu exagérée.

v. 25—28:

Ambitiosa suum frustra miratur Homerum
Graecia, Lucanum Corduba magna suum:

Cedant Virgilio Graii, cedantque Latini;
Unum Fama omni nomen in orbe canat.

Les deux dernières pièces intitulées „In Avaritiam" et „In Avarum" contiennent à peu près les mêmes pensées qu'on a répétées tant de fois: Heureux celui qui n'est pas riche, qui est content et exempt de souci; car les richesses accumulées par l'avare ne donnent pas le repos à celui qui les possède. Ajoutons aussi, comme l'a dit Mesnard, p. 221, que la dernière pièce est en grande partie une faible paraphrase d'une ode d'Horace (livre II, ode II).

Pendant son séjour à Port-Royal, Racine s'essaya aussi à la poésie française; non content d'adresser des odes latines à Vitart, parfois, en écrivant une lettre à son ami, il ajoutait un petit billet contenant quelques vers français qui sont infiniment inférieurs aux poésies latines. Ce sont de simples badinages, auxquels il ne faut attacher aucune importance; nous ne faisons mention que de deux billets adressés à Vitart, lesquels nous montrent qu'il aimait son ami, et cela leur donne quelque intérêt. Dans le deuxième billet, il se plaint de Vitart qui, quoique en correspondance avec lui, ne lui a pas écrit depuis longtemps.

v. 1—3:

Quoi donc? cher cousin, ce silence,
Ces froideurs, cette négligence
Ne pourront point avoir de fin?

Le jeune poète, au contraire, semble avoir été du moins pour quelque temps, un correspondant zélé.

v. 4—6:

Soit en françois, soit en latin,
Soit en poésie ou en prose,
Tout au moins j'écris quelque chose.

Nous ne possédons que les deux billets de ce genre, et le second, dont nous venons de parler, est resté inédit assez longtemps.

C'est le mérite de Mesnard d'avoir publié ces vers. Jls sont très faibles, et l'on s'aperçoit que Racine les a écrits avec négligence, sans y attacher trop d'importance; voyez, par exemple, les rimes étranges: maître-lettre, lettre-paroître, résiste-balistes, philosophe-acroche, montrent-montent. Le poète lui-même est assez modeste pour reconnaître qu'il n'est pas encore un grand maître dans l'art de faire des vers.

Ier billet, v. 1—8:

Lisez cette pièce ignorante
Dont la phrase si peu coulante
Ne fait foir que trop clairement
Pour vous parler sincèrement,
Que je ne suis pas un grand maître
En cette manière de lettre
Dont les poètes si renommés
Ornent leurs écrits bien-aimés.

Mais, malgré cela, il ne faut pas juger que Racine, du temps de son séjour à Port-Royal, n'ait pas connu les plus simples règles de la poésie, parce que ces vers sont pleins d'incorrections; nous avons cité des vers latins qui font voir que le jeune poète se connaissait très bien en prosodie, et plus loin en parlant de ses sept odes, réunies sous le titre de „Paysage ou les Promenades de Port-Royal-des-Champs nous trouverons presque partout des vers corrects. Que ces vers aient été écrits dans les années 1655 et 1656, on peut le soutenir avec assurance, car le poète y parle de quelques événements de ce temps.

Ier billet, v. 17—20:

J'ai aussi le manche agréable
D'une étrille qui sent l'étable
Où le baudet de Molina
A reçu ce qu'il mérita.

Quant à l'étrille du baudet de Molina, Mesnard nous donne les explications suivantes (p. 203, note 1.): „Molina, jésuite espagnol, dont le traité du Libre arbitre, publié vers la fin du seizième siècle, contient des propositions contraires à celles qui furent plus tard condamnées dans Jansénius. En 1654, avait paru une satire en vers, très injurieuse, ayant pour titre: l'Étrille du Pégase janséniste. Aux Rimailleurs de Port-Royal. On la trouve attribuée au P. le Moyne dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, parmi des Poésies diverses sur la bulle Unigenitus. La pièce de vers dont parle Racine était sans doute une réponse de quelque poète ami de Port-Royal". Voyez encore l'Abrégé de l'Histoire de Port-Royal par Racine, p. 458: „Molina, jésuite, homme fort audacieux, et qui avoit parlé de ce grand docteur de l'Église (saint Augustin) avec un fort grand mépris".

Dans son second billet, il fait, à plusieurs reprises, allusion à des événements historiques, vers 17—28:

Là l'on voit crier les gazettes
Des victoires et des défaites,
Les combats du roi polonois,
Contre le prince suédois;
Jci l'on entend la censure,
La honte et la déconfiture
Des pauvres Augustiniens
Sous le nom de Janséniens.
D'autre part on crie au contraire
La sentence du grand vicaire,
L'hymne, l'histoire et le journal
Des miracles de Port-Royal.

Jl a donc entendu parler, dans la solitude du cloître, des victoires remportées en 1655 et 1656 par Charles-Gustave sur le roi de Pologne; il sait aussi que la censure a été prononcée contre Antoine Arnauld (au mois de février 1656). Le miracle de la Sainte Épine arriva à Port-Royal le 24 mars de ladite année, et la sentence du grand vicaire, c'est-à-dire du vicaire général, M. de Hodencq, qui reconnaissait le miracle de la Sainte Épine, fut publiée le 22 octobre 1656. On voit donc par tous ces vers que le jeune poète ne se contentait plus de s'enfoncer dans les bois de l'abbaye avec Sophocle et Euripide, qu'il s'intéressait aussi vivement aux événements politiques et religieux, surtout à ceux qui concernaient Port-Royal et les solitaires, et que, malgré une éducation sévère, il savait trouver moyen de satisfaire sa curiosité et son imagination vive, prêtant l'oreille aux bruits qui pénétraient jusque dans le silence de Port-Royal. Dans son poème latin: Urbis et Ruris Differentia, il avait exprimé franchement qu'il préférait les forêts et les humbles maisons des campagnes aux palais des riches de Paris, et il avait fini par dire:

Quisquis amas strepitus, per me licet, urbe potire
Me tamen ispa magis rura nemusque juvant

Alors il porte envie à son ami Vitart, qui est si heureux de voir toutes les merveilles de la capitale; il ressent un désir ardent d'aller à Paris étudier toutes sortes de livres qu'il ne doit lire qu'en secret à Port-Royal.

IIe billet, v. 7—16:

Pouvez-vous manquer de sujets
En lieu plein de tant d'objets,
Où tous les jours mille merveilles
Frappent les yeux et les oreilles?
Quand vous n'iriez de vos fauxbour
Que jusqu'au collège d'Harcour,
Ce qui se fait, ce qui se passe
En ce grand et ce long espace
Ne paroît-il pas vous fournir
Assez de quoi m'entretenir?

v. 29—32:

Enfin l'on ne voit que nouvelles,
Que livres, qu'écrits, que libelles,
En tous quartiers, de tous côtés,
On ne trouve que raretés.

A côté de ces badinages qui ne nous intéressent que par certains vers où nous discernons le vrai esprit du jeune poète, nous possédons aussi quelques odes écrites en français qui nous révèlent pour la première fois la vraie poésie de notre auteur. Racine a écrit à l'éloge des beautés champêtres de Port-Royal sept odes intitulées „Le Paysage, ou les Promenades de Port-Royal-des-Champs", qui en célèbrent le couvent, le paysage, les bois, l'étang, les prairies, les troupeaux et les jardins. On n'a pas toujours reconnu la valeur réelle de ces odes, parce qu'on pensait plus au poète d'Esther et d'Athalie qu'au jeune auteur qui s'enfonçait dans les bois de Port-Royal. On est même allé jusqu'à prétendre que ces vers pitoyables ont été faussement attribués à Racine; cependant Mesnard réfute cette opinion dont les raisons ne sont pas solides, et il n'a pas rejeté les poésies dans la troisième partie, parmi les petites pièces de la jeunesse de Racine. Voyez Mesnard, I, notice biographique, p. 17: „Dans ces saintes demeures du silence, il composa les sept odes sur Port-Royal, où sans doute il s'égare beaucoup en de faibles lieux communs, mais dont on peut citer des vers qui laissent entrevoir et l'abondance facile d'une source vive et quelques douces flammes de ce foyer de tendresse religieuse qu'il portait en lui . . . . . Rien, dans ces vers de sa jeunesse, ne l'a aussi heureusement inspiré que les chastes vierges du cloître qu'il appelle des anges mortels, et qui dans leurs retraites, derrière ces murs au pied desquels il errait en rêvant, lui apparaissaient comme une céleste vision en un trône de lis. Jneffaçable impression des premières années, qui put former dès lors dans son imagination l'idéal des suaves peintures que Saint-Cyr devait un jour faire admirer". Dans les Mémoires sur la vie de son père, Mesnard, I, p. 220, Louis Racine fait mention de ces odes, mais n'en rapporte „que quatre strophes qui ne donneront pas envie de voir les autres". Sainte-Beuve porte un jugement plus juste sur ces poésies dans son Port-Royal, Paris 1859, tome V, p. 443: „Trop faibles et trop d'un poète enfant pour qu'on en puisse citer beaucoup, il y a pourtant déjà de l'accent des choeurs d'Esther. Les mots sont faibles ou vagues, mais il y a le mouvement, le souffle. On reconnaît surtout, à cette description abondante et complaisante du paysage, des bois, de l'étang, des prairies, quel vif et frais sentiment, quel amour de la nature nourrissait cette jeune âme". Nous ne saurions nier les défauts des Promenades de Port-Royal, mais nous croyons qu'il faut rendre justice au poète et considérer sa jeunesse. Louis Racine a osé prétendre que son père a montré par ces odes sa passion plutôt que son talent pour les vers: „Jl fit connoître à Port-Royal sa passion plutôt que son talent pour les vers par six (!) odes qu'il composa . . . . . Le hasard m'a fait trouver ces odes, qui n'ont

rien d'intéressant, même pour les personnes curieuses de tout ce qui est sorti de la plume des écrivains devenus fameux: elles font seulement voir qu'on ne doit pas juger du talent d'un jeune homme par ses premiers ouvrages. Ceux qui lurent alors ces odes ne purent pas soupçonner que l'auteur deviendroit dans peu l'auteur d'Andromaque". (Mesnard I, p. 220).

Pour mieux contempler les merveilles de la nature, le poète est monté sur une de ces montagnes qui couronnent les belles campagnes; il est ravi des objets qui s'offrent à ses regards. Jl voit les prairies, les eaux, les forêts et ce cloître vénérable qui ne trouble pas la simple et tranquille harmonie de la nature, mais qui semble lui prêcher à haute voix la présence de Dieu. Ses yeux sont frappés par les bois dont il admirait souvent les charmes, quand il se promenait sous leurs feuillages en apprenant par coeur, en dépit de son maître Lancelot, le roman d'Héliodore, Théagène et Chariclée. En lisant les vers (III, 5—10)

C'est dans ce tranquille séjour
Que l'on voit régner nuit et jour
La paix et silence;
C'est là qu'on dit que nos aïeux,
Au siècle d'innocence,
Goûtoient les délices des cieux,

nous ressentons la joie que lui causait l'aspect des arbres verts des forêts de Port-Royal. Jl regarde les petits oiseaux dont le ramage enchante ses oreilles, et il s'étonne de l'art avec lequel ils suspendent leurs nids. En même temps, ses yeux ont découvert la biche légère, le chevreuil doux et les cerfs hautains. Jl est ravi de l'étang, dans le miroir duquel il aperçoit les images admirables, et est charmé des richesses brillantes des prés verts, où il voit „mille troupeaux errants aller en cent lieux différents ronger les trésors des prairies". Ensuite il nous donne une description détaillée, des génisses grasses, des brebis et des poulains indomptés. Mais soudainement la paix et la tranquillité de la nature sont troublées par un combat de deux taureaux furieux. Jl abandonne alors en hâte ce tableau où quelques traits ont trop de réalisme et, faisant ses excuses à la Muse d'avoir hasardé cette digression, il décrit la magnificence de la nature, dans les jardins. Chaque arbre, chaque fleur, chaque fruit semble être un prodige inouï. Jl ne se sépare pas sans peine de tous ces charmes; il aurait aimé à continuer ses chants sur ce sujet sublime, mais la nuit le force de se retirer sous le toit protecteur de couvent; il entend la musique des flûtes et des chalumeaux saluer le soir après les travaux pénibles de la journée.

J'entends l'innocente musique
Des flûtes et des chalumeaux
Saluer l'ombre en ces hameaux
D'une sérénade rustique.
L'ombre qui, par ses doux pavots,
Venant enfin faire aux travaux
Une paisible guerre,
Fait que ces astres précieux,
Pâlissant sur la terre,
Semblent retourner dans les cieux.

Tout en reconnaissant le talent du poète enfant à dépeindre les attraits de la nature, nous ne nous dissimulons pas les fautes et les faiblesses qui marquent son oeuvre. Malgré la description minutieuse des campagnes et des beaux lieux où Racine aime à passer le temps, ces odes contiennent trop de lieux communs; nous admirons la description de la splendeur des bois, des délices des champs, de la magnificence des fleurs et des prairies, mais il nous serait difficile de nous faire de cet amas confus d'objets ravissants une image claire des solitudes fécondes de Port-Royal. Cependant, il y a dans les deux premières odes quelques traits qui ne caractérisent que les champs de Port-Royal, là où le couvent attire ses regards et lui fait ressentir toutes les douceurs de ces beaux lieux. Sa description, qu'anime une ardeur vive, nous transporte dans ces saintes demeures où règnent la Paix, la Grâce et l'Jnnocence. Jl fait le voeu de consacrer là son coeur à son Sauveur (II, 31—37):

Je vois ce sacré sanctuaire,
Ce grand temple, ce saint séjour
Où Jésus encor chaque jour
S'immole pour nous à son père.
Muse, c'est à ce doux Sauveur
Que je dois consacrer mon coeur,
Mes travaux et mes veilles.

Ce cloître vénérable cache encore d'autres richesses:

II, 55—60:

C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lis,
La virginité sainte;
C'est là que mille anges mortels
D'une éternelle plainte
Gémissent aux pieds des autels.

A l'aspect de ces „sacrés palais de l'innocence", la Muse de l'enfant se croit trop faible pour peindre et célébrer dignement ces augustes merveilles; elle les tait et les adore.

II, 61—70:

Sacrés palais de l'innocence,
Astres vivants, choeurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux
Dans ces demeures de silence,
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vos jeûnes et vos veilles:
Jl faut, pour en bien révérer
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Vraiment, ces vers n'ont-ils pas déjà quelque chose de l'accent des choeurs d'Esther! Son sentiment religieux ne peut s'exprimer mieux que dans les passages que je viens de citer; après que Racine a parcouru une carrière brillante, nous rencontrons dans ses poésies les mêmes inspirations de sa Muse; à Saint-Cyr il retrouve les saints lieux habités par la Grâce et l'Jnnocence.

A la description minutieuse des beautés champêtres, nous avons reconnu l'amour de la nature dans le poète enfant. Ce sont à peu près les mêmes pensées que nous avons trouvées dans son poème latin „Urbis et Ruris Differentia". Jl admire la grandeur et la beauté de la nature dans ce vallon que d'autres ont représenté comme affreux et sauvage. L'art des plus riches villes et des palais les plus admirables n'égale point les doux attraits de la solitude, qui est durable et subsistera jusqu'à l'anéantissement du monde.

I, 61—64:

La nature est inimitable;
Et quand elle est en liberté,
Elle brille d'une clarté
Aussi douce que véritable.

On voit partout que l'intérêt du jeune Racine fut captivé par les beautés de la nature, et l'on peut dire que, pendant son séjour dans ces lieux, le poète a découvert beaucoup de secrets qu'elle cache à l'observateur moins attentif. C'est donc une erreur de prétendre que Racine n'a pas compris la nature et les secrets qu'elle renferme; son coeur était rempli pour elle d'un vrai et vif amour. Voyez Delfour, la Bible dans Racine p. 217. „A Port-Royal et à Uzès, Racine avait chanté, d'une voix encore inexpérimentée, les charmes de la campagne; à Versailles, il était trop occupé dans les salons pour regarder par les fenêtres. La piété et la lecture de la Bible transformèrent cette âme impressionnable à l'excès. Après sa conversion, Racine préféra aux splendeurs de Versailles les magnificences de l'univers". Le jeune poète qui, plein d'admiration, adore le créateur et la création, a peint avec beaucoup d'art la nature et les secrets qui y sont cachés. Jl ne se contente pas d'énumérer simplement les merveilles qui le réjouissent tous les jours; son imagination et les délices qu'il éprouve le poussent à embellir chaque image, souvent sans avoir égard aux principes du bon goût, suivant en cela la coutume des rimeurs contemporains. Voici quelques exemples:

cloître — les saintes demeures du silence, I, 1; ces demeures

de silence, II, 64; port, où règne la Grâce et l'Jnnocence, I, 3—4; sacré palais de l'Jnnocence, II, 61; ces beaux lieux du ciel bien aimés, II, 52; ce chaste paradis, II, 55; ces lieux sacrés aux charmes du silence, VI, 34.

soleil — ce grand astre du jour IV, 15; l'astre des saisons I, 48; le char de la lumière IV, 17; l'unique flambeau VII, 75.

étoiles — tant que la nuit de diamants sèmera l'hémisphère I, 46—47; torches funèbres VII, 79.

étang — un lit précieux IV, 3; ce flottant séjour IV, 16; ce beau tapis liquide IV, 61; miroir humide IV, 7; la glace liquide IV, 9.

eau — cent flots d'argent liquide I, 57; le cristal lumineux IV, 20; leur tribut argenté V, 23; une ceinture de cristal V, 40.

bassin — des lits dorés I, 56; en paisibles replis V, 15; dans les beaux vases de leurs lits V, 16; quittant leur lit natal V, 38; des coupes d'argent VI, 10.

rosée — les pleurs qu'Aurore a versés V, 60; des portes du ciel une riche pluie de perles et de miel. Flore ouvre cent petits bassins d'ambre et d'or V, 45—50.

souffle des vents — III, 51—60:

C'est là qu'avec de doux murmures
L'on entend les petits zéphyrs
De qui les tranquilles soupirs
Charment les peines les plus dures.
C'est là qu'on les voit tour à tour
Venir baiser avec amour
La feuille tremblotante;
Là, pour joindre aux chants des oiseaux
Leur musique éclatante,
Jls concertent sur les rameaux.

pré — le palais de Flore V, 9; le vif émail de la verdure V, 14; plaines émaillées V, 64.

arbres — le faîte orgueilleux de leurs voûtes tremblantes III, 16, 17; leurs têtes hautaines IV, 24; l'éclat argenté de leurs feuillages (saules) V, 66.

branches — dessous leurs grands bras ondoyants II, 73; ces géants de cent bras armés IV, 22.

nid — ces cabinets si bien bâtis III, 33.

oiseaux — troupes émaillées III, 24; hôtes pieux III, 25.

papillon — ces vivantes fleurs V, 52.

cerfs — ces arbres vivants III, 48; ils font cent autres grands bois mouvants III, 50.

chien — le sanguinaire aboyeur III, 42.

poissons — ces nageurs marquetés, ces poissons au dos argentés IV, 42, 43.

laine des brebis — la neige luisante VI, 17.

vol de l'hirondelle — IV, 31—34:

Là l'hirondelle voltigeante,
Rasant les flots clairs et polis,
Y vient, avec cent petits cris,
Baiser son image naissante.

Comme le jeune auteur cherche à peindre la nature d'une manière digne du sujet de son admiration, ses vers sont pleins de perpétuelles exclamations qui correspondent aux éclats de sa joie et de son enthousiasme. Voyez II, 1—10:

Que je me plais sur ces montagnes,
Qui s'élevant jusqu'aux cieux,
D'un diadème gracieux
Couronnent ces belles campagnes!
O Dieu! que d'objets ravissants
S'y viennent offrir à mes sens!
De leurs riches vallées,
Quel amas brillant et confus
De beautés rassemblées
Éblouit mes yeux éperdus!

On trouve aussi beaucoup de traits subtils et d'exagérations, qu'il aimait dans sa jeunesse avec les poètes qui passaient pour les modèles de ce temps; la langue est souvent faible, précieuse, emphatique et ampoulée. Je renvoie particulièrement aux passages suivants: II, 21—30; 71—80; IV, 61—70; VI, 36—40.

Si nous avons admiré l'enthousiasme de Racine, nous ne nions pas les défauts qui déparent ces essais de sa première jeunesse; tout en aimant la nature, il s'est écarté d'elle, malgré l'étude sérieuse des oeuvres classiques, malgré les bonnes leçons de ses maîtres à Port-Royal. Jl était encore trop jeune pour se laisser guider toujours par les principes du bon goût, pour ne pas tomber dans les défauts des poètes contemporains.

En effet, il avait encore beaucoup d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter pour arriver au faîte de sa gloire; mais ces trois ans qu'il passa à Port-Royal sont peut-être l'époque la plus importante de sa vie. Racine s'est rappelé constamment les beaux temps de son séjour au couvent de Port-Royal. Quoique, un peu plus tard, il semble qu'il ait oublié et même raillé cette sainte demeure, il ne s'en est détourné qu'un moment pour revenir avec d'autant plus de respect et d'affection au sanctuaire qu'il a aimé au fond de son âme pendant toute sa vie. Avant tout, il reçut dans cette école une éducation morale et religieuse dont les traces ne sont jamais effacées. La croyance en Dieu et la confiance inébranlable dans la grâce du Sauveur lui ont été un soutien dans les égarements de la jeunesse et la vie légère à la cour du roi. Nous devons à sa piété les oeuvres d'Esther et d'Athalie et les

cantiques spirituels composés peu de temps avant sa mort. Dans les dernières années de sa vie, pour témoigner sa reconnaissance de l'éducation, qu'il avait reçue, il écrit un „Abrégé de l'histoire de Port-Royal, publié par Mesnard, IV, p. 399—594, où il énonce quelquefois les mêmes pensées que nous avons trouvées dans les sept odes. Je ne fais mention que des passages suivants: „En effet, il n'y avoit point de maison religieuse qui fût en meilleure odeur que Port-Royal. Tout ce qu'on en voyoit au dehors inspiroit de la piété. On admiroit la manière grave et touchante dont les louanges de Dieu y étoient chantées, la simplicité et en même temps la popreté de leur église . . . . . Quelle paix! quel silence! quelle charité! quel amour pour la pauvreté et pour la mortification! Un travail sans relâche, une prière continuelle, point d'ambition que pour les emplois les plus vils et les plus humiliants, aucune impatience dans les soeurs, nulle bizarrerie dans les Mères, l'obéissance toujours prompte, et le commandement toujours raisonnable". p. 438—439. Jl parle avec le même respect de l'excellente éducation qu'on y donnait à la jeunesse. „Une des choses qui rendoit cette maison plus recommandable", dit-il, „et qui peut-être aussi lui a attiré plus de jalousie, c'est l'excellente éducation qu'on y donnoit à la jeunesse. Jl n' y eut jamais d'asile où l'innocence et la pureté fussent plus à couvert de l'air contagieux du siècle, ni d'école où les vérités du christianisme fussent plus solidement enseignés . . . . . On sait avec quels sentiments d'admiration et de reconnoissance elles (les filles élevées dans ce monastère) ont toujours parlé de l'éducation qu'elles y avoient reçue; et il y en a encore qui conservent, au milieu du monde et de la cour, pour les restes de cette maison affligée, le même amour que les anciens Juifs conservoient, dans leur captivité, pour les ruines de Jérusalem". p. 442—443. Jl garde aussi un souvenir reconnaissant à ses maîtres, qui surent développer les germes de son génie. „Ces maîtres n'étoient pas des hommes ordinaires", écrit-il; „il suffit de dire que l'un d'entre eux étoit le célèbre M. Nicole. Un autre étoit ce même M. Lancelot, à qui l'on doit les Nouvelles Méthodes grecques et latines, si connues sous le nom de Méthodes de Port-Royal. M. Arnauld ne dédaignoit pas de travailler lui-même à l'instruction de cette jeunesse par des ouvrages très-utiles, et c'est ce qui a donné naissance aux excellents livres de la Logique, de la Géométrie, et de la Grammaire générale". p. 457. Le grand Arnauld mourut en 1694. Afin de célébrer sa mémoire, Racine fit des vers pour son portrait et pour son épitaphe. Mesnard les a publiés tome IV, p. 194—197.

Pour le Portrait de M. Arnauld.

Sublime en ses écrits, doux et simple de coeur,
Puisant la vérité jusqu'en son origine,

De tous ses longs combats Arnauld sortit vainqueur,
Et soutint de la foi l'antiquité divine.
De la grâce il perça les mystères obscurs;
Aux humbles pénitents traça des chemins sûrs;
Rappela le pécheur au joug de l'Évangile.
Dieu fut l'unique objet de ses desirs constants:
L'Église n'eut jamais, même en ses premiers temps,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

Épitaphe de M. Arnauld.

Haï des uns, chéri des autres,
Admiré de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans un siècle si pervers,
Arnauld vient de finir sa carrière pénible.
Les moeurs n'eurent jamais de plus grave censeur,
L'erreur d'ennemi plus terrible,
L'Église de plus ferme et plus grand défenseur.

II.

L'éducation à Port-Royal, quelque influence qu'elle ait exercée sur Racine, n'aurait pas suffi pour former son génie. Jl fallut qu'il en secouât le joug, qu'il quittât le couvent et suivît, au milieu du monde, ses sentiments plus libres. La deuxième école destinée à influencer le poète fut la vie de Paris. A l'âge de dix-neuf ans étant sorti de Port-Royal, il alla achever ses études au collège d'Harcourt (1658—1660). Jl passait son temps libre avec son oncle Nicolas Vitart, qui n'était pas pour lui un tuteur sévère, le jeune et galant abbé le Vasseur, et certainement aussi avec La Fontaine. Tout à coup la vie du jeune homme changea; il devint complètement indépendant; il s'abandonna à la dissipation et aux plaisirs que lui offrait la capitale, ce Paris avec toutes ses merveilles dont il avait parlé dans son second billet à Antoine Vitart. Voyez p. 12. Enfin en pleine liberté, il pouvait lire tous les livres qui l'intéressaient. Le temps est passé où il écrivait le vers: „Me tamen ipsa magis rura nemusque juvant“, où il détestait les palais des riches, dans lesquels se cachaient les crimes et les vices; il ne préfère plus les campagnes, les forêts et les simples

chaumières, où l'on trouve le repos et la piété. Dans ses heures de loisir, il ne lit plus l'Écriture sainte, il aime mieux étudier les pièces italiennes et espagnoles; il essaye de composer lui-même quelques épigrammes et de petites poésies. C'est dans ce monde qu'il apprend à connaître tous les doux sentiments de l'âme dont il se fera un jour l'interprète éloquent. On ne peut s'imaginer qu'un élève des solitaires de Port-Royal ait su peindre l'amour sans avoir été lui-même empressé auprès des dames et sans avoir étudié toutes les faiblesses du coeur humain.

A l'âge de 21 ans, ayant fini son cours de logique au collège, il devait devenir avocat; mais il ne se sentait pas de goût pour l'étude de la jurisprudence; il se plaisait davantage à faire des vers. Ses parents et surtout ses anciens maîtres de Port-Royal, qui voyaient avec effroi quel changement avait eu lieu dans l'âme du jeune Racine, ne pensaient qu'à le soustraire aux mauvaises compagnies; ils furent donc bien contents en apprenant que son oncle l'avait invité à venir à Uzès pour y étudier la théologie et y attendre un bon bénéfice. Dès les premiers jours de novembre 1661, Racine quitta donc la vie dissipée de Paris et se rendit chez son oncle. Mais l'étude sérieuse de la théologie l'intéressait très peu, et il continua à composer des poésies et à lire Virgile, saint Thomas et l'Arioste. Voyez sa lettre à le Vasseur, Mémoires, p. 226. „Je passe mon temps avec mon oncle, saint Thomas et Virgile", y dit-il. „Je fais force extraits de théologie, et quelques-uns de poésie. Mon oncle a de bons desseins pour moi; il m'a fait habiller de noir depuis les pieds jusqu' à la tête; il espère me procurer quelque chose. Ce sera alors que je tâcherai de payer mes dettes. Je n'oublie point les obligations que je vous ai; j'en rougis en vous écrivant: erubuit puer, salva res est. Mais cette sentence est bien fausse, mes affaires n'en vont pas mieux".

Après avoir attendu vainement un bénéfice, il se hâta de quitter Uzès, où les habitants parlaient une langue barbare, et où il craignait de désapprendre le français de Paris. La poésie, le théâtre et ses amis le rappelèrent dans la grande ville, en dépit des remontrances des solitaires qui croyaient Racine perdu à jamais. On fut très triste à Port-Royal quand on sut que tous les projets des parents avaient échoué, et sa tante Agnès de Sainte-Thècle versa des larmes en apprenant qu'il fréquentait „plus que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes". Voyez la lettre de sa tante Agnès; „Je vous écris dans l'amertume de mon coeur, et en versant des larmes que je voudrais pouvoir répandre en assez grande abondance devant Dieu pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes . . . . . Jugez donc, mon cher neveu, dans quel état je puis être, puisque vous n'ignorez pas la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai jamais rien désiré sinon que vous fussiez tout à Dieu dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme, et de rentrer

dans votre coeur pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jeté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez pas penser à nous venir voir; car vous savez bien que je ne pourrais pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable et si contraire au christianisme. Cependant je ne cesserai point de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et à moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est si cher".

On ne voulait donc pas que l'élève de Port-Royal se fît poète, et à peine Racine eut-il fait un triste sonnet pour célébrer la naissance d'un enfant de Nicolas Vitart, qu'il reçut lettres sur lettres, excommunication sur excommunication. Mais on ne pouvait plus arrêter la passion du jeune poète pour les vers, sa vocation se manifestait trop nettement. Toutes les lettres de ce temps sont entremêlées de vers, semées de petites poésies; il rimait des madrigaux galants pour de jeunes dames, car il était fort à la mode d'envoyer de petits billets rimés à la dame qu'on aimait. Tous ces vers de Racine ont les défauts de ceux de cette époque, quoiqu' ils soient encore agréables et plus fins que les vers des autres rimeurs. Malheureusement, la plus grande partie en est perdue; peut-être Racine a-t-il eu soin lui-même de détruire toutes les poésies inspirées par son amour pour quelque dame. Nous ne possédons plus qu'un sonnet, cinq petites chansons et les stances à Parthénice. Dans le sonnet, Racine célèbre la naissance de Marie-Charlotte Vitart, née le 17 mai 1660. Racine l'appelle plus tard un triste sonnet, et en effet les vers n'ont pas la moindre valeur. Voyez L. Racine, Mémoires, p. 226. „Ce sonnet", lisons-nous là, „dont il étoit sans doute très-content à cause de la chute, et à cause de ce vers: Fille du jour, qui nais devant ton père, prouve qu'il aimoit alors ces faux brillants dont il a été depuis si grand ennemi. Les principes du bon goût, qu'il avoit pris dans les leçons de Port-Royal, ne l'empêchoient pas, dans le feu de sa première jeunesse, de s'écarter de la nature, dont il s'écarte encore dans plusieurs vers de la Thébaïde. Boileau sut l'y ramener".

Les petites chansons, publiées par Mesnard, p. 207—210, ont été probablement composées à Uzès, mais certainement après que Racine eut quitté Port-Royal. Dans un petit madrigal, il avoue „Aux Savantes Filles de Mémoire" qu'il ne leur fait la cour

Que pour mieux peindre mon amour
Aux yeux de la belle Climène.
Aussi, plein d'un juste courroux,
Si vous ne touchez l'inhumaine,
Je vais prendre congé de vous.

Dans la deuxième chanson, il reconnaît qu'il lui est impossible de se garder des appas de la belle Climène. Dans la troisième pièce, le poète fuit le bruit de la ville; il va à la campagne y faire l'amour, car là il est éloigné de tout jaloux.

Les oiseaux et les zéphirs,
Loin de nous porter envie,
Animeront nos soupirs.

Une autre chanson, qui ne contient que six vers, annonce que

L'Amour, charmé de vos beaux yeux,
Pour vous faire une offrande est descendu des cieux.

Enfin dans la dernière chanson, le poète, en répondant à un poulet, se plaint de la cruauté de Célimène.

Célimène est cruelle, et je n'en dois attendre
Que des rigueurs pires que le trépas.

C'est le triste sort de nous autres amants que

L'amour donne nos coeurs à qui ne les veut pas,
Et les refuse à qui les veut bien prendre.

Les stances à Parthénice datent aussi des années 1661—1662. Pour ce qui concerne le temps et le lieu de la composition, je renvoie à Mesnard, IV, p. 44—46, et à Sainte-Beuve, Port-Royal, V, p. 456—458.

Parthénice est la dame de son coeur; rien ne lui résiste; rien ne l'égale. Voilà pourquoi la raison du poète est vaincue par ses charmes; mais la perte de la liberté n'a pour lui rien de rude ni d'affreux.

Je me sentis esclave, et je me crus heureux.

Dans les vers suivants, le poète sacrifie encore au goût littéraire de son temps en décrivant les beautés de l'aimée; mais les beautés invisibles de l'âme et de l'esprit sont beaucoup plus admirables que celles du corps. Jl ne pense qu'à elle, il respire moins en lui-même qu'en elle, il l'adore et ne vivrait plus, si elle n'était plus en lui. La dernière stance, où le poète annonce son bonheur aux bois, aux fontaines et aux rochers, qui n'ont pas encore vu l'illustre Parthénice, nous fait soupçonner que sa dame était Parisienne et qu'il composa ces vers dans un temps où il séjournait loin de Paris, au milieu des forêts et des montagnes.

Vous qui n'avez point vu l'illustre Parthénice,
Bois, fontaines, rochers, agréable séjour
Souffrez que jusqu'ici son beau nom retentisse,
Et n'oubliez jamais sa gloire et mon amour.

Nous voyons que ces vers se conforment encore à la mode littéraire du temps de célébrer sa belle sous un nom feint dans des vers galants. La langue n'est pas libre du style précieux et de pointes; mais, malgré cela, ces stances s'élèvent au-dessus des madrigaux et des poèmes pleins de licence des rimeurs plats et vulgaires, et elles nous montrent le profond sentiment du poète. Et pourtant, quelle différence entre cette Parthénice et les caractères achevés d'Andromaque, d'Hermione, de Phèdre et d'Athalie!

L'éducation sévère du couvent de Port-Royal s'unit insensiblement dans une belle harmonie à celle que lui donna le monde de Paris; et quelque dissipée que fût cette vie de la capitale, elle ne put ébranler les fondements de la morale et de la religion qu'il devait aux solitaires de Port-Royal. Le talent du poète s'était donc formé dans le silence du couvent; quant à son caractère, il se fortifia et se trempa dans le monde.

III.

Si Racine voulait suivre ses inclinations poétiques, il fallait absolument qu'il restât à Paris et qu'il eût accès à la cour du roi; car, de cette manière seulement, il pouvait espérer que ses travaux poétiques auraient quelque succès. Jl était donc nécessaire qu'il s'accommodât au goût du temps et flattât un souverain tout puissant, qui se plaisait à protéger les arts et les lettres et à récompenser et à honorer ceux qui se distinguaient parmi le grand nombre des courtisans.

Le mariage de Louis avec l'infante Marie-Thérèse (9 juin 1660) poussa tous les poètes à célébrer cet événement, et Racine, avant de partir pour Uzès, osa prendre part à ce concours poétique. Jl composa son ode intitulée „la Nymphe de la Seine". Sur les recommandations de son oncle Vitart, cette pièce lyrique fut présentée à Chapelain, qui la jugea si avantageusement, qu'elle valut au jeune poète une gratification de cent louis d'or. Ainsi Racine avait débuté avec succès dans la carrière poétique; il avait réussi dans cette dangereuse poésie de cour et dans l'art de flatter le monarque; il était connu aux ministres influents, recommandé au roi par de puissants protecteurs. Sous de tels auspices, quoi de plus naturel que le désir de courir une carrière si bien commencée? Ses parents, il est vrai, avaient tenté de l'arracher à cette vie dissipée en l'envoyant à Uzès; mais il ne put vivre longtemps dans ce lieu triste et désolé, loin de ses amis, loin de la capitale, où il pouvait satisfaire ses inclinations et devait trouver bientôt un champ à son activité. Pendant qu'il était à Uzès, il apprit la naissance d'un dauphin et regretta beaucoup d'être éloigné de Paris, où tant de poètes célébraient à l'envi cet événement dans des odes faibles. La guérison du roi, qui avait été malade de la rougeole (1663), lui fournit le sujet de son „Ode sur la Convalescence du Roi". Cette pièce de vers lui ayant valu une pension de 600 livres, il composa „La Renommée aux Muses" pour remercier Louis XIV de sa libéralité et pour célébrer sa cour et ses ministres. Par ces trois poésies, Racine est devenu courtisan et commence à exercer l'art de flatter son souverain. Nous essayerons donc de montrer cette nouvelle transformation du caractère et du talent du poète, sa troisième manière, en examinant les trois odes.

Le poème intitulé: la N y m p h e d e l a S e i n e a été composé en 1660, c'est-à-dire durant le premier séjour de Racine à Paris, par conséquent avant qu'il écrivît ses Stances à Parthénice. Cependant, quoique je suive en général l'ordre chronologique, je crois qu'il n'y aurait aucun avantage à séparer cet épithalame des autres poésies de cour.

La Nymphe de la Seine se réjouit de voir toutes les discordes finies par l'entrée de la „belle Thérèse“ et espère que les Amours et les Grâces, qui ont fui depuis longtemps les bords du fleuve, vont amener un âge heureux.

v. 26—30:

Que je vois après vous de Grâces et d'Appas
Qui s'en vont amener une saison nouvelle!
L'air sera toujours calme, et le ciel toujours clair;
Et près d'une saison si belle
L'âge d'or seroit pris pour un siècle de fer.

La Nymphe, affligée des malheurs du pays, était près de désespérer, lorsqu'un jour Amour parut sur les rives de son fleuve pour lui annoncer que la Paix rentrerait après tant d'années de guerre et serait suivie d'une reine qui ajouterait le myrte aux lauriers gagnés par le roi victorieux.

v. 85—90:

Jl n'a que trop tenté le hasard des combats;
L'Espagne sait assez la valeur de son bras;
Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire:
Jl faut qu'il en exige autre chose en ce jour;
Et que pour dernière victoire
Elle fournisse encore un myrte à son amour.

Cette joyeuse nouvelle fait oublier à la Nymphe toutes les misères passées; elle ne pense plus qu'à orner les bords de son empire des plus belles fleurs pour faire une magnifique entrée à la reine, qui est plus digne que Junon d'être adorée.

v. 178—180:

Je sais bien que Junon parut moins belle aux Dieux,
Et moins digne d'être adorée,
Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Le dernier désir du poète est qu'Amour soit favorable et fasse naître un nouveau Mars qui.

v. 189 et 190:

Jra couronner sa vaillance
De la palme qui croît aux rives du Jourdain.

Mesnard nous donne le texte d'après le „Recueil de poésies diverses“ de 1671 et ajoute les variantes des éditions de 1660 et de 1666. Racine, convaincu des faiblesses de son ode et se rendant au jugement de C h a p e l a i n et à celui de P e r r a u l t, a retouché cette pièce plusieurs fois; il a corrigé un assez grand

nombre de vers trop faibles et retranché six stances qui, en effet, sont superflues et inférieures à toutes les autres. De ces stances nous citerons les trois suivantes; on verra que leurs vers, pleins de pointes et de mots précieux, n'ont pas de valeur.

Ce sera cette belle Reine
Par qui tous ces vents irrités
Qui désolent tant de cités
Seront sans force et sans haleine.

Ses yeux désarmeront par leurs puissants regards
La fierté de ton jeune et redoutable Mars,
Et de son bras vainqueur feront tomber les armes.
Ce héros se verra subjuguer à son tour:
Son coeur nourri dans les alarmes
Ne se nourrira plus que de pensers d'amour.

Tel, après quelque grand carnage,
Mars revient souvent dans les cieux,
Épouvantant les autres dieux
Par la fierté de son visage.

S'il aperçoit Vénus, il dépouille soudain
Ce visage farouche et cet oeil inhumain
Qui le rendoient d'abord plus craint que le tonnerre.
Jl soupire à ses pieds, languissant et confus,
Et ce grand foudre de la guerre
Demeure foudroyé par les yeux de Vénus.

Mais en vain ses Nymphes plaintives
Témoignèrent tant de douleurs:
Amour se moqua de leurs pleurs
Et vous enleva de ses rives.

On dit que devant vous il portoit son flambeau,
Et que pour vous conduire il ôta son bandeau,
Comme lorsqu'il s'apprête à conduire sa mère.
Dans les bras de Louis il vous remit soudain,
Après qu'Hymen, à sa prière,
Eut achevé le noeud qu'avoit ourdi sa main.

Cette dernière stance est peut-être la plus faible de toutes.

Que l'ode ait eu un succès général, on le voit par la critique contemporaine. Chapelain prononça ce jugement: „L'ode est fort belle, fort poétique, et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux. Si l'on repasse ce peu d'endroits marqués, on en fera une belle pièce“. Elle est donc écrite dans l'esprit dominant du temps, et quoique Racine ait supprimé les strophes les plus faibles, nous trouvons encore assez de vers pleins de fausses pointes; par exemple:

v. 5—6:

Princesse, qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers.

v. 8—10;

Régnez, belle Térèse, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

v. 156:

Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horizon.

v. 25:

Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas!

v. 157—160:

La terre, sous vos pas, devint même fertile.
Le soleil, étonné de tant d'effets divers,
Eut peur de se voir inutile,
Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

Voyez les notes des pages 52—53. Racan et Malherbe ont fait les mêmes réflexions précieuses.

v. 28—30:

L'air sera toujours calme, et le ciel toujours clair;
Et près d'une saison si belle
L'âge d'or seroit pris pour un siècle de fer.

v. 45—46:

Mes champs avoient perdu leurs moissons et leurs fleurs;
Je roulois dans mon sein moins de flots que de pleurs.

v. 75—80:

Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards;
Que livrer des combats et forcer des remparts
Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes;
Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux,
Et que plusieurs de nos dieux mêmes
Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

Nous voyons par là que Racine, pour flatter le roi et la reine, se plaît à exagérer souvent. Voici encore d'autres exemples:

v. 7:

Et faisant son destin, faites celui du monde.

v. 18—20:

Je reçois les tributs de cent fleuves divers;
Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

v. 128—130:

La gloire de ton nom remplira l'univers;
Et la Seine sur tous les fleuves
Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

v. 161—170:

L'impatiente Renommée,
Ne pouvant cacher ses transports,
Vint m'entretenir sur ces bords
De l'objet qui l'avoit charmée.

O Dieux! que ses discours accrurent mes desirs!
Que je sentis dès lors de joie et de plaisirs
A vous ouïr nommer si charmante et si belle!
Sa voix seule arrêta la course de mes eaux,
Les Zéphyrs en foule autour d'elle
Cessèrent pour l'ouïr d'agiter mes roseaux.

Nous trouvons aussi des passages qui rappellent les expressions ou les pensées analogues d'autres poètes (voyez les notes de Mesnard); mais quand Racine a puisé quelquefois dans un auteur du temps, il suffit de comparer les deux passages parallèles pour reconnaître au premier coup d'oeil, combien le jeune poète est déjà supérieur à tous ces rimeurs pour l'élégance et la facilité du style. Du reste, il est certain que „la Nymphe de la Saine" a été le meilleur de tous ces épithalames composés à l'occasion du mariage de Louis avec l'infante d'Espagne. Racine, sans doute, n'est pas encore maître dans l'art de flatter; mais ses flatteries sont assurément d'une grande finesse, et toujours bien préférables à celles des contemporains. Nous sommes surpris, il est vrai, qu'en 1660 il célèbre un roi dont le nom remplit tout l'univers, dont on admire et craint la bravoure, et à qui les dieux envient les victoires et les exploits (vers 5—8, 71—80). Le monde n'avait encore rien appris de ce conquérant français; et pourtant les vers retentissent d'un désir ardent de paix et de tranquillité; le jeune poète sait peindre les maux de la guerre et la situation désespérée des habitants avant ce mariage; il est ravi que la reine amène la Paix, les Plaisirs et les Grâces.

Ce ne fut que trois ans plus tard, en 1663, que s'offrit à Racine l'occasion de composer son „Ode sur la Convalescence du Roi". Au bruit de la maladie du souverain, Plaisirs, Jeux, Grâces, Ris, Amours, tous ont tremblé et ont fui le lieu où ils ne peuvent plus être en sûreté.

v. 1—10:

Revenez, troupes fugitives,
Plaisirs, Jeux, Grâces, Ris, Amours,
Qui croyiez déjà sur nos rives
Entendre le bruit des tambours:
Louis vit, et la perfidie
De l'insolente maladie
Qui l'avoit osé menacer,
Pareille à ces coups de tonnerre
Qui ne font que bruire et passer,
N'a fait qu'épouvanter la terre.

Louis n'est point de ces princes qui descendent „au tombeau sans être pleurés de personne". Jl est le digne successeur de ses grands aïeux, qui ont quitté trop tôt la vie. Ce que ceux-ci n'ont pu faire, Louis doit l'accomplir.

v. 61—64:

Ce que ni l'aïeul ni le père
N'ont point fait au siècle passé,
Aujourd'hui la France l'espère
Du grand roi qu'ils nous ont laissé.

Louis allait donc remplir le monde de sa gloire; mais peu s'en fallut qu'on ne dît;

v. 69—70;

Que le ciel donne les héros
Seulement afin qu'on les pleure.

Les Parques, voyant que „sa gloire devançait le cours ordinaire du temps“,

v. 79—80:

Croyaient, en comptant ses lauriers,
Qu'il avoit vécu trop d'années.

Mais il n'a pas encore fait entièrement le bonheur de son peuple; après avoir triomphé de ses ennemis, il veut rendre le calme et la paix à son pays. Qu'il vive encore beaucoup d'années auprès de son épouse et au milieu de ses fidèles sujets.

v. 91—100:

Qu'il vive donc, et qu'il jouisse
Des fruits de sa haute valeur;
Que devant lui s'évanouisse
Toute apparence de douleur;
Qu'auprès des beaux yeux de Térèse
Son grand coeur respire à son aise,
Et que de leurs chastes amours
Naisse une famille féconde
A qui, comblé d'heur et de jours,
Jl puisse partager le monde.

On pourra voir de cette courte analyse que le génie de Racine s'est perfectionné considérablement pendant trois ans. Lors de son séjour à Uzès, où il avait plus de temps pour étudier les oeuvres des anciens qu'à Paris, il avait développé son esprit sur le modèle des classiques. Jl a appris à peindre un héros digne de l'admiration de ses sujets, de l'imitation de la postérité et même de l'envie des dieux. La langue est déjà conforme au sujet; la force s'unit avec l'élégance dans une belle harmonie. Le jugement que Chapelain porta sur cette pièce fut des plus favorables. Recommandé à Colbert, Racine reçut de lui, à cause de son ode, la promesse d'une pension de six cents livres, qui lui fut payée l'année suivante (1664).

Honoré de la munificence du roi et encouragé à produire d'autres vers, le jeune poète rendit grâces à son souverain et à ses hauts protecteurs dans son ode „la Renommée aux Muses“. Jl ne témoigne pas ouvertement la reconnaissance qu'il doit à ses bienfaiteurs et ne brigue pas la faveur du monarque de la manière grossière de beaucoup de rimeurs contemporains; il remercie le roi en le louant d'être un prince qui protège les arts et les lettres et daigne honorer ceux qui les cultivent. — On était sur le point d'oublier les Muses, lorsque la Nymphe se chargea de leur annoncer qu'un nouvel Auguste les rappelait sur la terre.

v. 13—16:

> Puisqu'un nouvel Auguste aux rives de la Seine
> Vous appelle en ce jour,
> Muses, pour voir Louis, abandonnez sans peine
> Le céleste séjour.

Même les dieux ne refusent pas de quitter leur céleste demeure pour être auprès de ce grand roi.

v. 17—20:

> Aussi bien voyez-vous que plusieurs des Dieux même,
> De sa gloire éblouis,
> Prisent moins le nectar que le plaisir extrême
> D'être auprès de Louis.

Thérèse, qui égale ces déités, est venue sur les bords de la Seine amener un nouvel âge d'or.

v. 45—48:

> Entre ces déités, dont l'immortelle gloire
> Parut en ces beaux lieux,
> On vit venir Térèse; et sa beauté fit croire
> Qu'elle venoit des cieux.

Louis a conquis des territoires pour rendre la paix au monde; personne n'osera s'exposer à sa colère et prendre les armes contre un conquérant invincible. Les victoires et les exploits de ce grand roi sont un sujet digne d'être célébré par les poètes. Soit dans la paix, soit dans la guerre, les faits de Louis inspirent plus de chants harmonieux que les traditions tant vantées de l'antiquité! „Près de cet Auguste un illustre Mécène“ promet de protéger les Muses contre la rage des ennemis et fera plus qu'il n'a promis. Encouragée par le discours de la Nymphe, la troupe immortelle des Muses va voir le héros dont la présence efface dans leur âme le souvenir des cieux.

Dans cette ode, Racine dit tout net que les poètes n'ont plus besoin de chercher leurs sujets dans l'antiquité; Louis a accompli des faits inouïs qui les incitent à entonner des chansons immortelles en l'honneur de l'auguste roi.

v. 81—84:

> Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Eurydice;
> Quoi qu'on dise de lui,
> Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse
> Voir encore aujourd'hui.

Et pourtant Racine n'a pas suivi le conseil qu'il donne lui-même; nous ne trouvons presque toujours dans ses drames que des héros de l'antiquité qui, il est vrai, n'ont pas les sentiments des Grecs et des Romains, mais qui parlent et agissent comme des Français. Les personnages de ses pièces de théâtre ont des noms classiques, mais ils sont entièrement pénétrés de l'esprit du siècle de Louis XIV.

Cette ode rapporta au poète plus qu'il n'attendait. Monsieur de Saint-Aignan, ravi des vers sublimes et désirant en

connaître l'auteur, se fit présenter Racine, qui trouva en lui un puissant protecteur; c'est le même à qui il dédia, peu de temps après, sa première tragédie „La Thébaïde ou les Frères Ennemis". Jusqu'alors, il avait seulement entendu parler de la cour. Le succès de son ode lui donna accès au lever du roi; il lui fut permis de voir Louis, qui, dès ce moment, disposa de la vie du plus grand poète que la France ait eu. Et pourtant quel fait étrange! Tandis que ses vers sont pleins d'admiration pour le monarque et pour la cour, il écrit à son ami le Vasseur: „Vous voyez que je suis à demi courtisan, mais c'est à mon gré un métier assez ennuyant". Le jeune homme s'était peut-être figuré ce monde tout autre qu'il n'était en réalité! Jl avait appris à flatter son souverain et à lui faire des compliments qui n'engageaient à rien; mais il n'avait pas encore pris goût au ton et aux manières de la troupe nombreuse des courtisans ennuyeux.

En même temps, Racine avait su gagner l'amitié de Chapelain et de Perrault, qui étaient alors les juges du Parnasse. C'est à ces deux hommes qu'il doit ses débuts heureux dans la carrière poétique. Le premier n'avait pas jugé son ode „la Nymphe de la Seine" mauvaise, mais seulement entachée de quelques imperfections; il l'avait critiquée avec une extrême bienveillance, avait fait des observations par écrit et conseillé à l'auteur de repasser les endroits marqués. Racine semble avoir suivi fidèlement les conseils de Chapelain, qui connaissait le goût du temps, et dont le critique passait pour un oracle. Charles Perrault, qui avait célébré le mariage du roi dans une ode déclarée inférieure à celle de Racine, fut loin d'être jaloux du jeune écrivain fraîchement débarqué à Paris et jugea favorablement les vers de Racine dans ses „Hommes Jllustres"; voyez Mesnard, t. IV, p. 51: „Étant venu à Paris à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans (!), il composa une très-belle ode sur le mariage du Roi, où il introduit la Nymphe de la Seine, qui fait une espèce d'épithalame très-fin et très-ingénieux". Chapelain et Perrault continuèrent à protéger le génie naissant; l'auteur de la Pucelle réussit même à recommander le jeune poète à Colbert et à porter son nom sur la liste du grand Mécène. Mais dès le moment que Racine eut trouvé d'autres amis dans la capitale, ces deux protecteurs n'eurent plus sa confiance. Dans une de leurs réunions joyeuses, ses camarades et lui raillèrent Chapelain et lui décochèrent une épigramme mordante. Voyez Mesnard, t. IV, p. 238.

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer?
Hélas! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire,
Depuis que tu fais imprimer.

Quant à l'authenticité de cette petite pièce, Mesnard dit à la p. 237: „Racine n'y a pas seul travaillé; et c'est pour le compte d'un autre qu'il s'est amusé avec ses amis à la rimer. Le trait de l'épigramme est de Pierre Boileau, sieur de Puy-Morin, frère de Despréaux; Racine et Boileau Despréaux n'ont fait que l'aider à mettre en vers sa piquante repartie; et Molière a été consulté".

Racine avait donc trouvé d'autres amis; il connaissait depuis quelque temps La Fontaine et Molière; l'ode „la Renommée aux Muses“ lui valut l'amitié de Boileau. Désormais nous trouvons ces quatre poètes contemporains, qui ont fait la gloire de la France, liés d'une étroite amitié que rien n'altère. La Fontaine a représenté cette intimité dans „les Amours de Psyché“. Voyez là-dessus Lotheissen, Geschichte der französischen Literatur im XVII. Jahrhundert, III, 134; IV, 125. Mesnard en parle au tome I, p. 64—67. Dans ce roman, la Fontaine, qui connaissait les goûts poétiques de Racine, dit qu'„Acante (Racine) aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages“. Jl est donc resté tel que nous l'avons trouvé à Port-Royal. Nous ne savons pas exactement quand il devint l'ami de Molière. Je citerai cependant le passage suivant des Mémoires de Louis Racine (Mesnard, t. I, p, 228): „Jl donna d'abord son ode intitulée la Renommée aux Muses, et la porta à la cour, où il falloit qu'il eût quelques protecteurs, puisqu'il dit dans une de ses lettres: La Renommée a été assez heureuse; M. le comte de Saint-Aignan la trouve fort belle: je ne l'ai point trouvé au lever du roi, mais j'y ai trouvé Molière, à qui le Roi a donné assez de louanges. J'en ai été bien aise pour lui, et il a été bien aise aussi que j'y fusse présent“. Malheureusement, cette amitié ne dura pas longtemps; voyez les Mémoires de son fils, Mesnard, t. I, p. 236. — „L'Alexandre fut joué d'abord par la troupe de Molière; mais l'auteur, mécontent des acteurs, leur retira sa pièce, et la donna aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne; il fut cause en même temps que la meilleure actrice du théâtre de Molière, le quitta pour passer sur le théâtre de Bourgogne; ce qui mortifia Molière, et causa entre eux deux un refroidissement, qui dura toujours, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice sur leurs ouvrages“. Louis Racine n'accuse donc pas son père trop sévèrement et cherche même à le disculper. Mais il est certain que Racine eut tort de se brouiller avec Molière et de donner sa pièce en secret aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne.

L'amitié de Boileau suivit Racine jusqu'à sa mort, amitié intime, fidèle et tendre, qui avait plus de prix que la protection des courtisans et les liaisons légères contractées dans les cabarets de Paris. Sur le seuil de la carrière dramatique, il gagne l'ami le plus utile et le critique le plus sévère, qui exercera la plus grande influence sur sa vie et sur sa production littéraire. C'est Boileau qui a relevé Racine du temps des plus noirs chagrins; qui l'a consolé, lorsqu'il était sur le point de perdre courage et de désespérer; qui a retenu cet esprit impétueux et bouillant, quand il se laissait entraîner par sa susceptibilité un peu trop grande; qui, enfin, a su le ramener à la nature, quand il s'en était écarté dans ses oeuvres poétiques.

Du temps de la vie légère et dissipée qu'il mena avec ses amis, nous possédons une série d'épigrammes faites sur la „Signature du Formulaire du Clergé de France (Mesnard, t. IV, p· 228—237). En 1664, le roi exigea que tous les ecclésiastiques signassent le formulaire du pape Alexandre VII,

sous peine de perdre leurs bénéfices. On ne connaît pas l'auteur de ces couplets; quelques critiques ont dit cependant que la pièce est de Racine. Jl n'y a pas de doute que celui-ci n'ait composé le quatrain publié par Mesnard, t. IV, p. 178; car l'authenticité de ces quatre vers est attestée par Jean-Baptiste Racine, son fils aîné; les autres vers doivent être attribués à plusieurs personnes, et il est probable que Racine et Boileau y ont collaboré. Dans ces réunions joyeuses, on observait attentivement tous les événements politiques et religieux; on s'en entretenait vivement, et parfois même on composait des vers, où l'on s'amusait des intrigues ourdies à la cour et à l'Église et riait des folies humaines. Voici le quatrain attribué à Racine.

Contre Jansénius j'ai la plume à la main,
Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande.
Qu'il soit hérétique ou romain,
Je veux conserver ma prébende.

Dans la série d'épigrammes dont ce quatrain forme le commencement, nous trouvons de beaux vers mêlés à des vers très faibles; les mêmes pensées se répètent plus d'une fois. Tous les ecclésiastiques signent le Formulaire sans résistance et sans réfléchir; un vieux prieur, un gardien à la barbe grise, un prédicateur d'importance ont donné leur signature; un novice „tout neuf et qui ne fait que naître" suit l'exemple de ces dignitaires et s'empresse de mettre son nom, puisqu'on le demande. Ce n'est donc pas un péché, et ceux qui ont signé ne sont pas des faussaires.

v. 71—74:

Et contre la justice et contre la raison
Je vais condamner un grand homme;
Mais d'un crime qui plaît à Rome
On a facilement pardon.

L'Église, le saint Père demandent une obéissance aveugle.

v. 135—137:

Jl n'est pas question de lire,
Dit le Père tout résolu:
Jl n'est question que d'écrire.

Quand un novice ose douter et examiner si Rome a le droit d'agir comme elle fait, un vieux père lui rappelle ses voeux de ne jamais demander ou savoir les raisons d'une chose, mais d'être fidèle et obéissant aux lois de l'Église. Pourquoi donc réfléchir et demander des raisons? Jl n'y a qu'à prendre la plume contre Jansénius, et contre Jansénius il ne faut rien épargner, car c'est un hérétique obstiné.

v. 116—122:

Et je tiens pour très-infaillible
Que ce Jansénius horrible
Est un hérétique obstiné.
Ah! Dieu! qu'il est plein de malice!
Je réponds qu'il n'y manque rien
Du mensonge et de l'artifice;
Croyez que je le connois bien.

Enfin si un ecclésiastique ose contredire, le père maître ne dit que ces paroles: „J'ai votre salut dans la main". Alors personne ne refuse de signer, car le bénéfice dépend de cet acte de soumission, et pour conserver la prébende ou la cure, pour obtenir des titres et des honneurs, on aime mieux souscrire que d'être proscrit.

v. 171—175:

Mais voyant qu'il faudroit abandonner la ville,
Que l'on proscrit tous ceux qui ne souscrivent pas,
Et que sans forme on les exile:
Soyons, dis-je, plutôt du nombre des souscrits,
Qu'au rang des malheureux proscrits.

Quand il s'agit d'un bénéfice, on fait tout; on signerait même trois fois, si l'on en avait trois.

v. 232—234:

Je n'ai qu'une prébende et je signe une fois,
Mais que ne dois-je signer trois,
Et que n'ai-je trois bénéfices?

Cette série de couplets amusants et vraiment mordants nous rappelle une épigramme composée par Racine en 1681 à l'occasion de l'assemblée des évêques qui fut convoquée à Paris par ordre du roi. Voyez Mesnard, t. IV, p. 188—189:

Un ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble. On s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
Successeurs des apôtres
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y doit traiter, c'est encore un mystère:
C'est seulement une chose très-claire
Que nous avions cinquante-deux prélats
Qui ne résidoient pas.

Nous sommes arrivés au moment où le poète va fournir sa carrière dramatique. Au couvent de Port-Royal, il composa ses premières pièces lyriques, qui avaient tous les défauts des vers de son temps, mais qui faisaient déjà voir son amour de la nature et une profonde piété. Après avoir passé par sa deuxième école, c'est-à-dire la vie libre et dissipée de Paris, il sacrifia à la mode littéraire de l'époque en écrivant de petites chansons lyriques et ses „Stances à Parthénice", premier essai de peindre l'amour. Les trois poésies suivantes: La Nymphe de la Seine, l'Ode sur la Convalescence du Roi, et la Renommée aux Muses donnèrent au poète accès à la cour et révélèrent son art de flatter le roi et les courtisans. L'antiquité, la religion, la morale, la vie libre de Paris, la cour ont formé successivement le génie de Racine jusqu'au moment où il va écrire la Thébaïde. Le talent qui s'annonce dans les poésies diverses parvient à l'apogée de son développement dans les chefs-d'oeuvre dramatiques.

Comme nous verrons plus tard, Racine renonça aux vers en 1677, mais non à son roi. J l c o n t i n u a i t à a d m i r e r en L o u i s l e g r a n d m o n a r q u e, l e p u i s s a n t p a t r o n d e

arts et des lettres, le protecteur de sa Muse. Louis, de son côté, aimait à distinguer son poète favori dans chaque occasion et à le récompenser d'une manière vraiment royale. Les honneurs dont il le comblait excitaient l'envie de beaucoup de courtisans et de tous les rimeurs contemporains qui briguaient la faveur du monarque et de sa suite par des poésies fades et plates. En 1672, Racine fut élu membre de l'Académie française. Nous ne connaissons que deux de ses harangues académiques dont l'une fut prononcée à la réception de M. l'abbé Colbert (Mesnard, t. IV, p. 359—364), l'autre à celle de M. M. de Corneille et de Bergeret, le 2 janvier 1685 (Mesnard, t. IV, p. 365—376). Dans ces deux discours, qui ont été accueillis avec de grands applaudissements, Racine n'oublie pas de célébrer le roi en des termes qui rappellent vivement les vers des trois odes composées à l'éloge du monarque. Je ne citerai que les passages suivants:

Mesnard, p. 362: „Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même nous présente une foule de nouveaux miracles. Étonnés de tant de triomphes, nous pensions que les armes eussent porté la gloire de ce prince au plus haut point où elle pouvoit monter. En effet, après tant de provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les villes emportées d'assaut, les villes sauvées du pillage, et toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître? La paix qu'il vient de donner à l'Europe est quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre".

Mesnard, p. 374—375: „Mais lui (Louis), qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la Terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici il envoie des généraux à ses alliés, là il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter ou pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer. — Quel avantage pour tous tant que nous sommes, Messieurs, qui, chacun selon nos différents talents, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses! . . . . . Dans l'histoire du Roi, tout vit, tout marche, tout est en action. Jl ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui-seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle. L'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue;

et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes".

La fin de ce discours n'est pas moins intéressante, car Racine est inimitable à flatter le roi :

> Heureux ceux qui, comme vous, Monsieur, ont l'honneur d'approcher de près ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé, avec le reste du monde, dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes!

On raconte que Louis XIV, qui avait désiré entendre ce discours de la bouche de Racine, rougit un peu des louanges exagérées et lui dit: Je suis très content, je vous louerais davantage, si vous m'aviez moins loué. Voyez là-dessus L. Racine, Mémoires, p. 291 et Sainte - Beuve, Port - Royal, p. 488. Racine, nommé historiographe du roi en 1677, pouvait parler avec cet enthousiasme, puisqu'il l'avait suivi dans plusieurs campagnes, où il avait vu de ses propres yeux les merveilles opérées par son souverain.

Nous possédons un petit poème lyrique dans lequel Racine chanta, encore une fois, les exploits inouïs de Louis XIV. Au mois de juillet 1685, le marquis de Seignelay donna une grande fête au monarque, qui lui fit l'honneur de sa visite. A cette occasion, il s'adressa à Racine et le pria de célébrer Louis dans une pièce lyrique. Le poète, ne pouvant refuser cette offre au fils de son bienfaiteur, composa „l'Jdylle sur la Paix", qui fut mise en musique par Lulli, (Mesnard, t. IV, p. 85—89). Voyez les Mémoires, p. 293—294. Voltaire en parle dans son Siècle de Louis XIV, chap. XXVII; voyez Mesnard p. 79: „Avant la célébration du mariage de Monsieur le Duc avec Mademoiselle de Nantes, le marquis de Seignelay, à cette occasion, donna au Roi une fête digne de ce monarque, dans les jardins de Sceaux, plantés par le Nôtre avec autant de goût que ceux de Versailles. On y exécuta l'Jdylle de la paix, composée par Racine". Cette petite pièce lyrique, qu'on a appelée quelquefois un opéra, a la forme d'un poème bucolique où des bergers chantent les délices de la paix.

v. 1—9:

Un plein repos favorise vos voeux:
Peuples, chantez la Paix, qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos voeux:
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Charmante Paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs,
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfants de la guerre.

Jl semblait que Bellone voulût éterniser les guerres dans le monde; mais Louis battit les ennemis qui menaçaient d'armer contre lui tous les peuples de la terre.

v. 36—37:

Un Héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un Roi victorieux nous a fait ce loisir.

Aujourd'hui ce roi tout-puissant est craint du couchant à l'aurore. Toutes les beautés que la nature offre à l'homme sont des dons de ce bienfaiteur de l'humanité.

v. 82—87:

Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours!
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire!
Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours;
Qu'il vive autant que sa gloire!

Dans plus d'une de ses poésies, Racine avait déjà célébré les victoires de Louis XIV. Cette fois, ses vers manifestent le désir de la nation entière de vivre en repos et de jouir des fruits de la paix.

v. 12—17:

Tu rends le fils à sa tremblante mère.
Par toi la jeune épouse espère
D'être longtemps unie à son époux aimé.
De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Mesnard dit à la p. 82: „Célébrer cette trêve (celle de Ratisbonne, signée le 15 août 1684 entre l'Espagne, l'Empire et la France) comme une paix définitive, c'était une manière d'exprimer les voeux de tous ceux qui pensaient, comme Racine, qu'il était temps pour Louis XIV de modérer sa soif de conquêtes, après les agrandissements qu'il s'était procurés par les arrêts des chambres de réunion et par son heureuse entreprise contre Luxembourg". Jamais Racine n'a exprimé plus franchement les sentiments du peuple qu'en reprochant cette avidité de faire des conquêtes à un roi qui s'attendait à être célébré et loué dans les jardins de Sceaux. Voilà pourquoi il le représente comme un dieu tutélaire qui a rappelé du ciel cette paix adorable. Selon lui, Louis n'a entrepris ses campagnes que pour humilier de nouveau les ennemis téméraires qui ont osé troubler le repos et la concorde des peuples. Quel poète aurait pu égaler Racine dans l'art de la flatterie délicate.

IV.

En 1677, un grand changement s'était opéré dans les convictions de l'auteur. Louis Racine écrit, à ce propos, dans ses Mémoires, Mesnard t. I, p. 276: „J'arrive enfin à l'heureux moment où les grands sentiments de religion dont mon père avoit été rempli dans son enfance, et qui avoient été longtemps comme assoupis dans son coeur, sans s'y éteindre, se réveillèrent tout à coup“. Les attaques continuelles auxquelles sa personne et ses poésies étaient exposées, le dégoût de la vie de théâtre le déterminèrent à se retirer des affaires et à abandonner la poésie, résolution à laquelle il est resté fidèle nombre d'années, malgré les exhortations de ses amis, surtout de Boileau, à se remettre aux vers. Racine a été, pendant toute sa vie, un caractère très sensible; il dit lui-même, dans une lettre à son fils: „Quoique les applaudissements que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrin que les louanges ne m'ont fait plaisir“. A cette époque, la vie de théâtre, qui l'avait attiré un jour, avec une force irrésistible, lui fut absolument odieuse. Jl avait été offensé des critiques lancées contre ses meilleures pièces, et lorsqu'on attaqua Phèdre, il prit la résolution de se retirer du théâtre. M. Robert, la Poétique de Racine, pense qu'on peut expliquer cette retraite:

1⁰ par des circonstances extérieures — comme son mariage et sa nomination à la charge d'historiographe du roi;

2⁰ par l'amertume des critiques et les dégoûts de la vie de théâtre;

3⁰ par son retour à la religion.

J'emprunte au même écrivain le passage suivant (p. 288): „Mais la plus importante de ces causes de retraite . . . . . c'est son retour à la religion, c'est sa conversion (le mot n'est pas trop fort pour Racine): ce n'est pas, par conséquent, quelque événement accidentel, dont nous allons discuter la portée, c'est une véritable crise d'âme, à laquelle nous allons assister“.

Depuis longtemps, de graves pensées préoccupaient le poète; il songeait au temps de son heureuse jeunesse, aux solitaires de Port-Royal, qui pleuraient la perte de leur élève favori. Jl n'avait pas prêté l'oreille aux adjurations de sa tante Agnès; il avait oublié les leçons et les bienfaits de ses maîtres. Au commencement de 1666, Nicole, dans ses Visionnaires, avait proscrit les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques: „Un faiseur de roman, dit-il, et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels“. Racine, croyant que ces attaques étaient dirigées contre lui, se chargea de défendre les poètes contre le reproche d'être „des empoisonneurs publics“. A cette fin, il écrivit à l'auteur des Hérésies imaginaires une lettre dans laquelle il couvrit ses maîtres de ridicule et révéla l'esprit le plus piquant. Jl allait publier une deuxième lettre écrite en des termes encore plus vifs,

mais Boileau réussit à l'en détourner en lui rappelant la reconnaissance qu'il devait à ses anciens maîtres. Racine avait satisfait, il est vrai, son ressentiment, mais il ne crut pas avoir vaincu dans cette querelle et regretta plus tard amèrement d'avoir raillé des hommes qu'il avait tant aimés. Jl s'est confessé lui-même en disant: C'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer. Ajoutons qu'il s'est repenti sincèrement de cette faute et qu'il a tout fait pour obtenir le pardon de ceux qu'il avait mortifiés. Phèdre le réconcilia avec Port-Royal, avec Nicole surtout, qu'il avait offensé personnellement. Dans la préface de cette pièce, l'auteur, désirant réconcilier la tragédie avec les maîtres de Port-Royal, s'exprime de la manière suivante: „Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci; les moindres fautes y sont sévèrement punies: la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes . . . . . Jl seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeroient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie“.

On reçut Racine à bras ouverts, on pardonna au pécheur repentant que la légèreté de son caractère avait porté à éteindre „pour un temps les sentiments de reconnoissance pour ses premiers maîtres“ (Louis Racine, Mémoires).

Voyez encore là-dessus Robert, p. 288. „Mais l'enseignement pieux, qu'il reçut à Port-Royal, ne nous semble pas avoir produit tout de suite ses fruits; c'est plus tard seulement que ces germes de piété, déposés dans son coeur, se développèrent, et alors, voyant avec effroi sa vie passée, pécheur repentant, il passa en revue sa vie et ses égarements, et devint très sincèrement chrétien et janséniste“. P. 291: „Mais, à un certain moment, que nous marque exactement la préface de Phèdre, une révolution s'opéra dans cette âme sensible et tendre, dans laquelle se réveillèrent des sentiments de piété endormis jusque-là, mais pas complètement étouffés. Saisi par la religion et par le jansénisme, il passa le reste de sa vie dans les sentiments de piété les plus exaltés, ne songeant qu'à faire son salut et à se réconcilier avec Port-Royal. Ses fautes, il les regarda comme des crimes; il aurait voulu anéantir toutes les traces de sa vie passée; il aurait pu dire avec Bossuet: la piété est le tout de l'homme“.

Jl s'était séparé, un jour, de ses premiers maîtres, en se répandant contre eux en injures graves; mais, il faut le dire, il n'a jamais attaqué les doctrines du christianisme ni raillé les jansénistes à cause de leur foi. Depuis sa conversion, il est resté fidèle à Port-Royal et aux solitaires; son repentir a été sincère, et il a réparé toutes ses impiétés en renonçant entièrement au théâtre. Jl ne veut plus entendre parler de la scène et de la vaine gloire d'être applaudi par la foule. De nouveau la religion s'est emparée de lui, et l'on reconnaît l'élève de Port-Royal qui dégage la promesse donnée dans sa jeunesse.

Muse, c'est à ce doux Sauveur
Que je dois consacrer mon coeur,
Mes travaux et mes veilles.

Pendant son séjour au couvent, Racine, admirant les hymnes de l'Église, surtout celles des dimanches et des fêtes traduites par M. de Saci, avait composé en français les hymnes des Féries, dont nous ne connaissons plus la forme primitive. Louis Racine, qui a fait imprimer ces hymnes en 1747, avec les Mémoires sur la vie de son père, a ajouté ce court avertissement: (Voyez Mesnard, t. IV, p. 90) „On met ici les Hymnes suivantes, quoique déjà imprimées, parce qu'elles sont peu connues, et ne se trouvent que dans un livre devenu fort rare, où elles sont confondues avec d'autres traductions d'hymnes d'un style différent. Ceux qui dans celles-ci ne trouveront point la poésie qu'ils attendent de l'auteur, doivent faire attention que le poète n'est que traducteur de pièces latines dans lesquelles il règne plus de piété que de poésie, et où les mêmes choses sont très-souvent répétées". On sait que, dans son âge avancé, Racine a rejeté la plupart de ses vers de jeunesse; mais quant à ces hymnes, il les a retouchées et corrigées, de sorte qu'il en a fait une traduction presque nouvelle. Nous ne connaissons pas la date exacte de cette seconde rédaction. Mesnard écrit dans son avertissement p. 90: „elles peuvent bien, comme on le verra par ce que nous dirons plus loin, être postérieures en date à l'Jdylle sur la Paix", c'est-à-dire qu'elles ont été composées après 1685. Cependant, il est en contradiction avec lui-même en disant à la p. 100: „Ce serait donc au plus tard vers le commencement de 1675 que Racine aurait retouché les hymnes des Féries. Et ce pourrait être beaucoup plus tôt". Je ne crois pas que cette revision du texte ait eu lieu avant 1675. Je suppose, au contraire, qu'avant 1677, où il finit Phèdre, Racine ne peut guère avoir pensé à revoir ses poésies de jeunesse. Mais lorsqu'il résolut de se retirer dans la vie privée et d'aspirer à la paix de Dieu, il eut le temps de remanier les hymnes. Peut-être faut-il supposer que le chiffre 1675 est simplement une erreur et doit être remplacé par 1685.

Mesnard croit nécessaire d'examiner l'authenticité de ces poésies, parce que dans le Bréviaire de le Tourneux, où les hymnes de Racine ont été publiées pour la première fois, il y a un grand nombre d'autres hymnes dont celui-ci ne peut être l'auteur; en outre il faut prouver que les 18 hymnes qui lui ont été attribuées par son fils, sont réellement de lui. Jl est vrai que

Mesnard trouve une grande différence dans leur style, mais il est assez prudent pour „se défier des décisions du goût littéraire dans les questions d'authenticité". Pour éclaircir ce sujet, il n'a rien négligé, il a étudié tous les documents contemporains. Voici le résultat de ses recherches: M. de Saci, qui n'a traduit que les hymnes des dimanches et des fêtes, les a publiées dans un livre connu sous le nom d'Heures de Port-Royal; mais on n'y trouve pas les hymnes des Féries. Les hymnes composées par Racine, qui manquent encore dans cette collection, ont „le caractère d'un supplément à la traduction de Saci, supplément dû à quelqu'un qui devait le regarder comme un maître et marquer par sa déférence qu'il le reconnaissait pour modèle et pour guide". Racine est donc l'auteur de toutes les hymnes des Féries, excepté celle de Samedi à Vêpres, qui a été composée par M. de Saci, car l'hymne O lux beata Trinitas ne fait pas seulement partie des vêpres du Samedi, mais aussi des vêpres pour la très sainte Trinité.

Dans les hymnes, Racine est poète et traducteur en même temps. Jl ne se trouve que peu de vers qui aient été traduits mot à mot sur l'original latin, par exemple:

Le Lundi, à Laudes, v. 21:

Christusque nobis sit cibus.	Que Christ soit notre pain céleste.

Le Mercredi, à Laudes, v. 2:

Lux intrat, albescit polus.	Fuyez: le jour s'approche et l'Olympe blanchit.

Le Jeudi, à Laudes, v. 9—10:

Sic tota decurrat dies, Ne lingua mendax, ne manus, Oculive peccent lubrici.	Que ce jour se passe sans crime, Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents.

Le Vendredi, à Matines, v. 1—2:

Tu Trinitatis unitas, Orbem potenter qui regis.	Auteur de toute chose, essence en trois unique, Dieu tout-puissant, qui régis l'univers.

Le Vendredi, à Matines, v. 13—16:

Ne corpus adsit sordidum, Nec torpor instet cordium, Nec criminis contagio Tepescat ardor spiritus.	Que notre corps soit pur; qu'une indolence ingrate Ne tienne point nos coeurs ensevelis; Que par l'impression du vice qui nous flatte Tes feux sacrés n'y soient point affoiblis.

Le Jeudi, à Vêpres, v. 1—8:

Magnae Deus potentiae, Qui ex aquis ortum genus Partim remittis gurgiti, Partim levas in aera, Demersa lymphis imprimens, Subvecta coelis irrigans, Ut stirpe ab una prodita Diversa rapiant loca.	Seigneur, tant d'animaux par toi des eaux fécondes Sont produits à ton choix, Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes, Ou les airs et les bois. Ceux-là sont humectés des flots que la mer roule; Ceux-ci, de l'eau des cieux; Et de la même source ainsi sortis en foule, Occupent divers lieux.

Le Mardi, à Laudes, v. 1—8:

Ales diei nuntius	L'oiseau vigilant nous réveille,
Lucem propinquam praecinit;	Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit:
Nos excitator mentium	Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Jam Christus ad vitam vocat.	Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.
Auferte, clamat, lectulos	Quittez, dit-il, la couche oisive
Aegro sopore desides;	Où vous ensevelit une molle langueur:
Castique, recti, ac sobrii	Sobres, chastes et purs, l'oeil et l'âme attentive,
Vigilate: jam sum proximus.	Veillez: je suis tout proche, et frappe à votre coeur.

La rime et la mesure obligèrent le poète à ajouter ces réflexions aux deux derniers vers. En d'autres endroits ce ne sont pas seulement les lois de la métrique qui le forcent à s'éloigner de l'original; je crois qu'il aspirait à paraphraser le texte latin, où les mêmes pensées se répétaient trop souvent. Pour éviter la monotonie qui en aurait résulté, il a rendu le sens des stances latines en se servant d'expressions poétiques et variées, et n'a pas craint d'abréger des passages trop longs ou d'ajouter des réflexions de son cru. En général, on peut dire que la traduction des Laudes est supérieure à celle des Matines où reviennent sans cesse ces mêmes pensées: Pendant la nuit, l'âme est insensible et oublie le créateur; „l'âme charmée dort en repos sur le bord de l'enfer"; la nuit est pleine de noirs ennemis qui tiennent „enveloppée la nuit et l'âme". „Ces objets dangereux que la ruse infernale dans un vain songe offre à nos sens trompés", ces ennemis, ces démons de la nuit et de la chair disparaissent à l'approche du jour. Dès que nous nous sommes réveillés, nous offrons nos premiers voeux au Créateur, „nous levons au ciel le coeur et les mains", „nous confessons nos crimes secrets, nous y mêlons nos larmes". „Pour chanter ici tes louanges, notre zèle, Seigneur, a devancé le jour". Mais bien que nous trouvions presque toujours les mêmes idées, Racine fait preuve d'une rare habileté à traduire les strophes latines. Ajoutons encore quelques vers qui montreront de quelle manière il a paraphrasé ce texte. La dernière stance des hymnes à Laudes est partout la même:

Deo Patri sit gloria,	Gloire à Toi, Trinité profonde,
Ejusque soli Filio,	Père, Fils, Esprit saint: qu'on t'adore toujours,
Cum Spiritu Paraclito,	Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et nunc et in perpetuum.	Et quand les siècles même auront fini leur cours.

Le poète a modifié le texte de trois façons différentes.

Praesta, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu Paraclito
Regnans per omne saeculum.

(Dernière stance de toutes les hymnes à Matines et à Vêpres).

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe, son fils, Esprit, leur noeud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

(Dernière stance des hymnes à Matines de Lundi, de Mardi, de Mercredi, de Jeudi et de Vendredi).

Père des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici-bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

(Dernière stance de l'hymne de Samedi à Matines).

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

(Dernière stance de toutes les hymnes à Vêpres).

Quelquefois, nous trouvons la forme la plus simple du parallélisme, la même pensée étant exprimée deux fois en termes différents.

Le Mercredi, à Laudes, v. 9—10:

Te, Christe, solum novimus, Te mente pura et simplici,	O Christ, notre unique lumière, Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés.

Le Jeudi, à Matines, v. 13:

Repelle tu caliginem.	Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire.

Le Jeudi, à Laudes, v. 1—2:

Lux ecce surgit aurea.	Les portes du jour sont ouvertes, Le soleil peint le ciel de rayons éclatants.

Quant à la traduction des hymnes du bréviaire, M. l'abbé Delfour en dit, p. 134. „De toutes les oeuvres poétiques de Racine, la traduction des hymnes du bréviaire est la plus austère. Elle n'a pas la langueur de grâces d'Esther, ni la pompe orientale d'Athalie, mais c'est quelque chose de chaste, de fort, de sobre, d'intime et de recueilli que nous nous figurons dans les premiers chrétiens. Sans s'en douter, Racine caractérisait la poésie de ses hymnes, lorsqu'il s'écriait:

Que Christ soit notre pain céleste;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre coeur:
Jvres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur".

M. Delfour parle de tous les modes de traduction employés par Racine, surtout dans les cantiques spirituels et dans les drames religieux, et il admire l'aisance avec laquelle le poète se joue des difficultés. Voyez p. 229. „J'avoue, en effet, qu'entre le latin rude, parfois obscur, de la Vulgate, et le style si pur, si savamment harmonieux de Racine, il y a une immense différence. Mais cela même constitue un mérite de plus".

Corneille a aussi traduit ces hymnes en français, mais en général plus littéralement que l'auteur d'Athalie. Les deux traductions sont donc d'un style tout différent; il n'y a que peu de passages qui correspondent l'un à l'autre.

Le Lundi, à Matines, v. 11—12:

Ut culpa quam nox intulit
Lucis labascat munere.

Racine.	Corneille.
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre, Disparoissez à l'approche du jour.	Que les désordres qu'elle glisse Se dissipent comme elle aux approches du jour.

Le Lundi à Laudes, v. 31—32:

Jn Patre totus Filius
Et totus in Verbo Pater.

Racine.	Corneille.
Jésus, qui tout entier est dans son divin Père, Comme son divin Père est tout entier en lui.	Et le Fils qui se voit tout entier en son père, Et le Père qui vit tout entier en son fils.

Le Mardi, à Laudes, v. 4:

Jam Christus ad vitam vocat.

Racine.	Corneille.
Et l'appelle à la vie.	La rappelle à la vie.

Le Jeudi, à Matines.

Te, juste judex cordium.

Racine, v. 3:	Corneille, v. 4:
Juste juge des coeurs.	Juste juge des coeurs.

Le Vendredi, à Matines, v. 2:

Orbem potenter qui regis.

Racine.	Corneille.
Dieu tout puissant, qui régis l'univers,	. . . . . dont la toute puissance Régit tout l'univers.

Le Vendredi, à Laudes, v. 2:

Beata spes mortalium.

Racine.	Corneille.
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang.	Doux espoir des mortels qui soutiens leur misère.

On voit donc que l'expression est la même, quand les deux poètes ont traduit littéralement les vers latins.

On sait que la traduction du Bréviaire romain faite par le Tourneux, qui est l'édition princeps des Féries de Racine, a été condamnée, „tant parce qu'elles sont faites contre les saints décrets et les ordonnances du Roi, que parce qu'elle contient (sic) plusieurs choses très préjudiciables au salut des âmes, se trouvant dans cette version plusieurs propositions erronées et contraires à la foi". (Mesnard t. IV, p. 102). Voici encore le passage le plus important de la sentence (Mesnard t. IV, p. 103): „Enfin le quatrième et dernier moyen est que cette traduction non seulement n'est pas fidèle, mais qu'elle contient des erreurs et des hérésies, particulièrement celles qui ont été condamnées de nos jours et dans le dernier siècle; qu'elle est extraite de plusieurs livres composés

par des personnes suspectes, dont les ouvrages ont été condamnés, ou n'ont pas été approuvés par l'Église; . . . . qu'à l'hymne de la férie troisième (hymne de Racine) il tourne ces paroles: Aufer tenebras mentium — Répands sur nous l'attrait de la grâce invincible, dans le même esprit et contre le texte; qu'à l'hymne du samedi (encore une hymne de Racine) il traduit ces paroles: Quo corde puro sordibus Te perfruamur largius, — Et que puisse ta grâce où brillent tes doux charmes Te préparer un temple en nos coeurs épurés, ce que le texte ne dit pas . . . . Dans tous les endroits l'auteur marque une affectation continuelle à faire entrer partout la seule grâce efficace par des traductions fausses ou forcées, comme il paroît particulièrement dans l'hymne du dimanche à Matines, dans celles de la férie seconde et de la férie quatrième à Laudes, dans celle de la férie sixième à Vêpres (toutes ces hymnes des féries sont de Racine)".

Le chef d'accusation semble donc avoir été que le mot de grâce, dont l'explication n'était pas claire, et qui ne se trouvait point conforme au texte, pouvait avoir „un mauvais sens". On n'ignorait pas que l'auteur des hymnes des Féries était un élève de Port-Royal, foyer du jansénisme. Le vers suivant paraissait le plus dangereux de tous:

Répands sur nous le feu de la grâce invincible.
(Aufer tenebras mentium).

Jl faut avouer que le sens de ce vers n'est pas justifié par l'original, et il semble, en effet, que cette traduction suggère des idées que l'Église ne saurait approuver; celle de Corneille est plus fidèle:

Écarte loin de nous les ténèbres coupables.

Ajoutons que Racine, ne tenant pas compte de l'original, introduit ce même mot encore quatre fois dans le texte français: Le Jeudi, à Vêpres, v. 10; le Vendredi, à Vêpres, v. 9; le Samedi, à Matines, v. 7. Mais nous citerons également des vers où il n'a pas traduit „gratia" du texte latin: Le Lundi, à Laudes, v. 11, v. 16; le Jeudi, à Matines, v. 7; le Vendredi, à Vêpres, v. 14. Si l'auteur avait eu l'intention de célébrer surtout la grâce divine dans ces hymnes, il n'aurait pas manqué ici de rester fidèle à l'original. Corneille a employé le mot de grâce plus souvent que Racine; il l'a traduit, conformément au texte latin, dans les passages que je viens de relever, à l'exception de Lundi, à Laudes, v. 16. Nous le retouvons dans les stances finales de Lundi, de Mardi, et de Samedi à Matines, et dans celles des Vêpres, excepté à Vendredi, où il est remplacé par „faveur". Jl était donc injuste de condamner les hymnes des Féries de Racine pour ce que „l'auteur marque une affectation continuelle à faire entrer partout la seule grâce efficace par des traductions fausses ou forcées".

Le grand Arnauld de Port-Royal entreprit lui-même de défendre le livre condamné dans un volume intitulé: Défense des versions de l'Écriture sainte, des offices de l'Église, et des ouvrages des Pères, et en particulier de la nouvelle traduction du Bréviaire,

contre la sentence de l'Official de Paris du 10 août 1688. Jl s'écria „qu'il n'y eut jamais de sentence ecclésiastique plus indigne du tribunal de l'Église, et plus pleine de nullités et d'erreurs intolérables". Voyez là-dessus Mesnard t. IV, p. 105—107.

Dans son Abrégé de l'Histoire de Port-Royal, Racine, champion éloquent des solitaires, nous explique la haine que les jésuites avaient pour ce monastère. Nous reconnaissons facilement les vrais motifs qui décidèrent l'Église à condamner ces hymnes.

1⁰ „Arnauld, dit-il, avoit aussi choisi sa retraite dans la solitude de Port-Royal des Champs, avec M. d'Andilly, son frère aîné, et avec ses deux neveux, M. le Maître et M. de Saci. C'est de là que sortoient tous ces excellents ouvrages, si édifiants pour l'Église, et qui faisoient tant de peine aux jésuites. C'en fut assez pour rendre cette maison horrible à leurs yeux. Jls s'accoutumèrent à confondre dans leur idée les noms d' Arnauld et de Port-Royal, et conçurent pour toutes les Religieuses de ce monastère la même haine qu'ils avoient pour la personne de ce docteur" (Mesnard t. IV, p. 450).

2⁰ „Cette instruction de la jeunesse, dont j'ai parlé p. 19, fut, comme j'ai dit, une des principales raisons qui animèrent les jésuites à la destruction de Port-Royal; et ils crurent devoir tenter toutes sortes de moyens pour y parvenir" (Mesnard t. IV, p. 458).

3⁰ „Leurs entreprises contre le livre de la Fréquente Communion ne leur ayant pas réussi, ils dressèrent contre leurs adversaires une autre batterie, et crurent que les disputes qu'ils avoient avec eux sur la grâce leur fourniroient un prétexte plus favorable pour les accabler" (Mesnard t. IV, p. 458).

Ces dernières réflexions ont un rapport direct avec les hymnes du Bréviaire romain. Racine dit donc, peu de temps avant sa mort, que les jésuites, cherchant à détruire Port-Royal, ne trouvèrent pas d'autre prétexte que l'accusation, que les jansénistes voulaient fonder une nouvelle Église sur la seule doctrine de la grâce. Et il ajoute: „Les mots même de grâce efficace et de prédestination faisoient peur à toutes ces personnes. Jls regardoient comme suspects de l'hérésie des cinq Propositions tous les livres et tous les sermons où ces mots étoient employés". (Mesnard t. IV, p. 466.) Rien de plus naturel que la condamnation du Bréviaire, où les traducteurs s'étaient servis de ce terme. Arnauld avait beau prouver que l'accusation était frivole et assurer qu'il était „surpris d'une si effroyable hardiesse de condamner les Heures de Port-Royal"; ce mot de grâce suffisait pour faire peur à tout le monde et rendre suspects ceux qui l'avaient employé. Voyez encore ce que Racine dit de la condamnation des Heures de Port-Royal. „C'est ainsi qu'ils firent un grand bruit contre les Heures qu'on appelle de Port-Royal, parce que, dans la version de deux endroits des hymnes, la rime ou la mesure du vers n'avoit pas permis au traducteur de traduire à la lettre le Christe Redemptor omnium, quoiqu'en plusieurs endroits des Heures on eût énoncé en propres termes que Jésus-Christ étoit venu pour sauver tout

le monde. Jls n'eurent point de repos qu'ils ne les eussent fait mettre par l'Jnquisition à l'index, mais si inutilement pour le dessein qu'ils avoient de les décrier, que ces Heures depuis ce temps-là n'en ont pas été moins courues de tout le monde, et que c'est encore le livre que presque toutes les personnes de piété portent à l'église, n'y en ayant point dont il se soit fait tant d'éditions“ (Mesnard t. IV, p. 467).

Cependant, quelque sensible que Racine fût d'ordinaire aux injures de ses adversaires, il semble avoir été indifférent à la condamnation des hymnes prononcée en 1688. Car, la même année, il accepta la proposition honorable que lui fit Mme de Maintenon d'écrire une pièce de théâtre pour les élèves de Saint-Cyr, et il composa les deux drames d'Esther et d'Athalie, dont le sujet est emprunté à la Bible. Jl tente, en apparence, une voie toute nouvelle, mais cela même n'est qu'une suite de l'éducation de Port-Royal. La piété de sa jeunesse a été approfondie et affermie par l'étude de l'Écriture sainte. En vrai et grand poète qu'il était, il ne fit pas seulement des drames religieux pour les jeunes filles de Saint-Cyr, mais il créa des chefs-d'oeuvre dignes de notre admiration. Le génie se décèle dans tous les domaines, et quand même Racine aurait passé toute sa vie à Port-Royal, le couvent n'aurait pu étouffer les germes de son talent.

La grandeur et la beauté de la poésie sacrée de la Bible lui inspirèrent de nouveaux essais poétiques. A l'époque où il écrivit ses deux derniers drames, il doit avoir composé l'ode tirée du psaume XVII, dans lequel David remercie Dieu de l'avoir sauvé des mains de ses ennemis. Son fils Louis ne connaît pas cette pièce, car il n'en fait pas mention dans ses Mémoires et il donne même une nouvelle traduction de ce psaume. Comme Mesnard, dans ses notes, ne cite pas tous les vers latins qui correspondent à ceux de Racine, je vais compléter, en ce qui suit, la liste de l'éditeur.

Racine.	Vulgate.
v. 8—10	v. 4
v. 16—20	v. 6—7 (et non pas v. 18, comme Mesnard assure).
v. 37—40	v. 15
v. 43—44	v. 21
v. 45—46	v. 22—24
v. 61—64	v. 28
v. 66—67	v. 29
v. 68—70	v. 30
v. 75—80	v. 36
v. 101—104	v. 42
v. 105—110	v. 44—45

En parlant de la langue et de la traduction de cette ode, on pourrait faire les mêmes observations que celles que je viens de présenter à l'égard des hymnes du Bréviaire romain. Qu'il suffise de renvoyer à l'ouvrage de l'abbé Delfour, p. 136: „Jl est

impossible de retrouver, dans la traduction, la physionomie du psaume. Ni la pensée morale, ni le but particulier, ni le genre de poésie ne sont les mêmes. Racine parle du siècle et de ses maximes, comme aurait pu le faire Bossuet, dans un sermon de vêture. Jl prie avec une humilité trop chrétienne; on dirait qu'il craint de se mettre lui-même en scène; il cherche à se perdre dans la foule des justes . . . . . Le poète chrétien fait une prière pour tous, à la façon de Pope, mais douce, insinuante et caressante. Le psaume de David est un chant de victoire où éclatent, à la fois, l'ivresse du triomphe et la haine de l'ennemi. Racine reste dans le ton d'une conversation très respectueuse, élégamment poétique et, un moment, sublime".

M. Delfour cite la strophe la plus belle de la paraphrase et, en même temps, les versets correspondants du psaume de David:

Racine v. 21—30:

Tu dis, et ta voix déconcerte
L'ordre éternel des éléments.
Sous tes pas la terre entr'ouverte
Voit chanceler ses fondements.
Dans sa frayeur le ciel s'abaisse;
Devant ton trône une ombre épaisse
Te dérobe aux yeux des vivants;
Des chérubins, dans le silence,
L'aile s'étend: ton char s'élance
A travers les feux et les vents.

Vulgate, v. 8—12:

Commota est, et contremuit terra: fundamenta montium conturbata sunt, et commota sunt, quoniam iratus est eis.

Ascendit fumus in ira ejus, et ignis a facie ejus exarsit: carbones succensi sunt ab eo.

Jnclinavit caelos, et descendit: et caligo sub pedibus ejus.

Et ascendit super Cherubim, et volavit: volavit super pennas ventorum.

Et posuit tenebras latibulum suum in circuitu ejus tabernaculum ejus: tenebrosa aqua in nubibus aëris.

Jl serait intéressant de savoir pourquoi Racine s'est résolu à traduire ce psaume. On pourrait dire simplement que le poète n'a pas eu d'autre intention que celle de célébrer la victoire remportée avec l'aide de Dieu par les justes sur les réprouvés. Mais ne serait-on pas disposé à reconnaître, en la personne de David, le roi Louis XIV retournant d'une de ses campagnes victorieuses et triomphant de ses ennemis? Dans ses poésies de cour, Racine a exprimé plusieurs fois la même pensée que nous retrouvons v. 69—70:

Jl n'est rempart ni citadelle
Que je ne force en ton saint nom.

Les vers 91—120 contiennent un éloge sans fin des potentats, peut-être de Louis XIV.

Dieu des batailles, Dieu terrible,
Tu m'instruis dans l'art des combats.
Je te dois la force invincible
Qui soutient mon coeur et mon bras:
Ce bras, armé pour leur supplice,
Ne cessera, sous ton auspice,
De triompher et de punir.
Oui, dans le sang de tes victimes,
De leur blasphème et de leurs crimes
J'abolirai le souvenir.

Tandis qu'en proie à l'anathème,
Jls pousseront en vain des cris
Vers les humains, vers le Dieu même
Dont la fureur les a proscrits,
Sous mon règne heureux et tranquille
Je verrai mon peuple docile
M'offrir le tribut de son coeur.
L'étranger, forcé de me craindre,
Sera réduit lui-même à feindre
Un zèle ardent pour son vainqueur.

Tous ces succès sont ton ouvrage;
Et tu me vois en ce grand jour,
Dieu d'Jsraël, en rendre hommage
A ton pouvoir, à ton amour.
Étends tes soins jusqu'à ma race;
A mes enfants, avec ta grâce,
Transmets ma gloire et mes États;
Peux-tu signaler ta puissance
Avec plus de magnificence
Qu'en protégeant les potentats?

Comme cette ode date du temps où Racine, nommé historiographe du roi, l'accompagna dans ses expéditions et vit, de ses propes yeux, tant de succès superbes, il se peut que le poète, parcourant les territoires soumis aux côtés de Louis XIV, ait traduit ce psaume de David à la gloire de son souverain. Racine est resté l'habile courtisan d'autrefois, mais sa légèreté a fait place à une sévérité religieuse qui se manifeste dans cette pièce.

Les dernières poésies du grand écrivain sont les Cantiques spirituels, publiés en 1694. Voyez Louis Racine, Mémoires, p. 318. „L'auteur fit, pour la maison de Saint-Cyr, quatre cantiques tirés de l'Écriture sainte, qui auroient été plus utiles aux demoiselles de cette maison, si la musique avoit répondu aux paroles; mais le musicien à qui ils furent donnés, et qui avoit déjà mis en chant les choeurs d'Esther, n'avoit pas le talent de Lulli".

Ces poésies nous font voir, encore une fois, l'innocente piété que nous avons admirée dans le jeune homme et que nous retrou-

vons dans le vieillard, qui a passé une vie agitée, mais qui est resté fidèle à son Dieu et à sa foi. C'est l'art de Racine de faire entrer dans la langue française les pensées magnifiques de l'Écriture sainte. Pourtant, quelle différence entre ses cantiques et la poésie sacrée de la Bible. Voyez là-dessus M. Delfour, p. 135—143. (Ce savant ne parle que des derniers cantiques et de la paraphrase du XVIIe psaume; les deux premiers n'ont rien de commun avec l'objet de son travail). „Le troisième cantique spirituel semblerait offrir une traduction assez fidèle de l'Ancien Testament. Jl rend très bien le contraste, entre le sort du juste et celui de l'impie, et il reste toujours dans le ton d'un poème didactique. Mais quelle différence avec les prophètes ou les livres sapientiaux! Le poète n'a pas craint d'ajouter des idées chrétiennes aux maximes de l'auteur de la Sagesse . . . . On peut dire que le chapitre V de la Sagesse a été changé de fond en comble. Dans la Bible, on entend des cris de colère; la foudre tombe droit sur les méchants; eux-mêmes sont lancés des nuées, comme les flèches d'un arc bandé avec force. Chez Racine, c'est d'une voix plaintive que la tardive pénitence exprime ses remords. Dans la Bible, les images poétiques abondent. Le bonheur des méchants passe comme une ombre, comme un courrier rapide, comme le sillage d'un navire, comme le vol d'un oiseau, comme une flèche. Dieu est comparé à une machine qui fait pleuvoir sur les insensés une grêle de pierres. Pas une de ces images ne se rencontre dans le cantique de Racine, tout y est à l'état d'idée ou de sentiment.

Le quatrième et dernier cantique spirituel n'offre rien de très biblique. Racine lui a donné pour sous-titre: Tiré de divers passages d'Jsaïe et de Jérémie; or, sur soixante vers, vingt-quatre reproduisent très exactement l'Évangile. Les trente-six vers qui restent sont effectivement tirés de divers passages d'Jsaïe et de Jérémie. Mais si le poète est resté fidèle à l'esprit et quelquefois à la lettre des discours prophétiques, il n'en a voulu reproduire ni l'éclat, ni le mouvement. Ce qui dans Jsaïe éclate en strophes superbes, est rendu en vers charmants, pénétrants, unis, calmes et légèrement oratoires. . . . . . Ces poésies diverses révèlent une veine nouvelle de son génie, sinon très abondante, du moins très pure. Considérées en elles-mêmes et indépendamment de leur rapport avec la Bible, elles valent la plupart des choeurs d'Esther".

Nous n'examinerons donc pas comment Racine a réussi à traduire ces divers passages de l'Écriture, car ses cantiques sont plus qu'une paraphrase habile de quelques chapitres de la Bible; il nous y a révélé son âme et nous a laissé une confession de tout ce qui l'agitait intérieurement aux derniers jours de sa vie; il a ressenti ce que ces chants expriment en vers harmonieux. Le commencement du premier cantique nous rappelle vivement les vers qu'il écrivit dans sa jeunesse.

v. 4—6: Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste Charité.

La vertu qu'il y célèbre est la même que le garçon admirait déjà dans la solitude du couvent. Autrefois, le jeune Racine n'entreprenait pas de raconter les combats, les jeûnes et les veilles, de crainte de les narrer d'une manière indigne d'un si noble sujet; il se contentait de les taire et de leur rendre gloire et honneur en silence. Dans son âge avancé, il se croit assez fort pour chanter les merveilles opérées par la charité.

v. 53—54: L'Amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Faut-il plus s'étonner de l'adolescent dont l'esprit était capable de saisir toutes ces images ou de l'homme avancé en âge qui se souvient des sentiments de sa jeunesse, les ranime et se console avec eux de toutes les erreurs du monde? Jl ressent vivement qu'il y a deux hommes en lui.

Cantique III, v. 1—6:

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que plein d'amour pour toi
Mon coeur te soit toujours fidèle.
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.

Disons, cependant, pour lui rendre justice, que l'homme dont il parle en second lieu, le mondain, prêt à la révolte, qui lança la lettre mordante contre l'auteur des Visionnaires, était mort depuis sa conversion et sa réconciliation avec ses anciens maîtres. A cette époque, Racine, poussé par le seul désir d'obéir à son Dieu, pensa, un moment, à se faire chartreux. Ses maîtres, connaissant mieux que lui le vrai caractère de leur élève, surent lui faire abandonner ce projet. Dès lors, le poète est resté le fidèle ami et le défenseur zélé des solitaires de Port-Royal. Le roi Louis connaissait aussi ces deux hommes. Voyez les Mémoires de Louis Racine, Mesnard, p. 318. „Le Roi fit exécuter plusieurs fois ces cantiques devant lui; et la première fois qu'il entendit chanter ces paroles (que je viens de citer), il se tourna vers Mme de Maintenon, en lui disant: Madame, voilà deux hommes que je connois bien“.

La grâce divine, rayon salutaire, peut seul sauver le malheureux, trop faible pour chasser de son âme l'esprit malin. C'est à elle qu'il doit d'avoir quitté à temps la voie du péché et d'avoir fait pénitence, de sorte que la mort, en s'approchant de lui, n'a rien qui l'étonne.

Cantique II, v. 1—10:

Heureux qui de la sagesse
Attendant tout son seconrs,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours!
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

Jl a appris souvent que le monde ne fait que se moquer de la „sainte et pénible vie“ des hommes qui seront récompensés aux cieux de toutes les larmes qu'ils versent ici-bas.

v. 57—60:

Et par une égale loi
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

Ces vers du deuxième cantique nous semblent être une apologie des solitaires de Port-Royal humiliés, chassés et insultés. Jl reconnaît que les choses terrestres passent et que tous les efforts qui ne tendent qu'aux biens de ce monde nous mettent sur la voie du péché.

Les vers suivants: Cantique II, v. 43—44:

Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté?

sont une belle confession de l'auteur, qui, au commencement de sa carrière dramatique, n'avait pas connu d'autre ambition que celle de vivre à la cour, mais qui ne s'était aperçu que trop tôt de la vanité de tous les titres et de toutes les dignités.

Le dernier cantique, traitant des vaines occupations des gens du siècle, contient de belles pensées, tirées des prophètes Jsaïe et Jérémie et d'autres livres de la Bible. Le poète a éprouvé, ce qu'expriment les vers suivants:

v. 3—5:

Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui!
Leur gloire fuit, et s'efface.

v. 14:

De vos soins quel est le fruit?

La faveur des grands, l'admiration des courtisans ne font que passer, mais l'amour de Dieu, qui a créé les cieux, la terre et les astres, daigne se rabaisser jusqu'à l'homme le plus humble et lui fait retrouver la paix.

Jl nous est facile de reconnaître dans ces productions l'élève de Port-Royal. Ses adversaires ont su profiter de l'occasion favorable pour dénigrer auprès du roi le poète de la grâce divine et, à la fin, ils ont réussi à lui faire perdre la faveur du monarque, qui a eu toujours une grande affection pour lui. Même après la conversion de Racine, Louis XIV ne désapprouva pas l'attachement que la reconnaissance lui inspirait pour ceux qui guidèrent et instruisirent sa première jeunesse et pour la maison où il fut élevé. Tout au contraire, le roi le comblait de faveurs et d'honneurs lucratifs; en 1690, il le nomma gentilhomme et lui donna la permission d'entrer dans sa chambre sans être annoncé. Dans ses nuits d'insomnie, il envoyait chercher le poète, qui devait l'entretenir et lui faire la lecture. Malgré cela, Racine tomba un jour en disgrâce et fut banni de la cour. On a prétendu souvent qu'il n'a pu se consoler

de cette perte et qu'il est mort de chagrin, après s'être vainement refusé à croire que le roi célébré dans ses oeuvres pût le payer d'ingratitude. Voyez Louis Racine dans ses Mémoires, Mesnard, p. 348. „Jl fit trop de réflexions sur le changement de son état à la cour; et quoique pénétré de joie, comme chrétien, de ce que Dieu lui envoyait des humiliations, l'homme est l'homme et dans un coeur trop sensible le chagrin a bientôt porté son coup mortel. Sa santé s'altéra tous les jours, et il s'aperçut que le petit abcès qu'il avoit près du foie étoit refermé: il en craignit des suites fâcheuses, et auroit pris sur-le-champ le parti de se retirer pour toujours de la cour, sans la considération de sa famille, qui, n'étant pas riche, avoit un très-grand besoin de lui". Tout le monde conviendra que les rudes désappointements des dernières années ont blessé l'âme, toujours un peu sensible, du poète; mais ses chants du cygne prouveraient au besoin qu'il ne succomba pas à ces malheurs. Quatre ans avant sa mort, il avait déjà reconnu que la gloire de ce monde passe et que le juste doit être pénétré du désir de se préparer dignement pour le moment où il comparaîtra devant le juge éternel.

La lutte fut vive dans Racine, quand il fallut choisir entre le monarque qui avait été l'idole de toute sa vie, et entre Port-Royal, auquel, dès le temps de sa conversion, il avait juré une fidélité éternelle. Voyez Sainte-Beuve, Port-Royal, p. 486: „Louis XIV et Port-Royal, voilà les deux grands derniers mobiles de l'âme de Racine, les deux personnages rivaux, en lutte dans ce coeur qui les voudrait concilier et qu'ils mettent au partage. Jl se joue vraiment entre eux une tragédie secrète en lui. S'il faut absolument se décider et choisir, il n'hésitera pas sans doute, ce sera Port-Royal, c'est-à-dire Dieu, qu'il préférera; mais il mourra de perdre l'autre".

Jl est en effet touchant de voir comment Racine abandonna tout pour rester fidèle à ses maîtres. Louis Racine nous raconte que son père n'était pas homme à se mêler des questions de doctrine, mais qu'il était toujours disposé à rendre service aux solitaires dans leurs affaires temporelles. Dans les dernières années de sa vie, il rédigea pour les religieuses du monastère un mémoire à l'archevêque de Paris, et il écrivit son Abrégé de l'Histoire de Port-Royal. Jl n'en voulait pas au roi de son intolérance, il l'excuse où d'autres l'auraient accusé. Voyez p. 520: „Je ne doute pas que la postérité, qui verra un jour, d'un côté, les grandes choses que le Roi a faites pour l'avancement de la religion catholique, et de l'autre, les grands services que M. Arnauld a rendus à l'Église, et la vertu extraordinaire qui a éclaté dans la maison dont nous parlons, n'ait peine à comprendre comment il s'est pu faire que, sous un roi plein de piété et de justice, une maison si sainte ait été détruite, et que ce même M. Arnauld ait été obligé d'aller finir sa vie dans les pays étrangers. Mais ce n'est pas la première fois que Dieu a permis que de fort grands saints aient été traités en coupables par des

princes très-vertueux". p 521: „Jl n'est donc pas surprenant que le Roi, à qui ses grands emplois ne laissoient pas le temps de lire leurs nombreuses justifications, crût, sur tant de circonstances si vraisemblables et si peu vraies, qu'ils étoient dans l'erreur . . . . . Le Roi étoit prévenu que les jansénistes n'étoient point bien intentionnés pour sa personne et pour son État; et ils avoient eux-mêmes, sans y penser, donné occasion à lui inspirer ces sentiments par le commerce, quoique innocent, qu'ils avoient eu avec le cardinal de Retz, et par leur facilité plus chrétienne que judicieuse à recevoir beaucoup de personnes, ou dégoûtées de la cour, ou tombées dans la disgrâce".

La vérité de la doctrine de Port-Royal ne pouvait donc parvenir, selon lui, aux oreilles du roi pour les raisons suivantes:

p. 522—523: 1⁰ Jl ne se tenoit point d'assemblée d'évêques où l'on ne fit des délibérations contre la prétendue nouvelle hérésie; et ils comparoient dans leurs harangues quelques déclarations qu'on avait obtenues de Sa Majesté contre les jansénistes, à tout ce que les Constantins et les Théodoses ont fait de plus considérable pour l'Église.

2⁰ Les papes mêmes, dans leurs brefs, excitoient son zèle à exterminer une secte si pernicieuse.

3⁰ On lui présentoit des livres où l'on assuroit que, pendant les guerres de Paris, les ecclésiastiques de Port-Royal avoient offert au duc d'Orléans de lever et d'entretenir douze mille hommes à leurs dépens, et qu'on en donneroit la preuve dès que Sa Majesté en voudroit être informée.

Le passage suivant nous révèle les vrais sentiments du poète, qui a essuyé le triste sort d'être décrié comme janséniste (p. 523): „Le peu de gens qui auroient pu avoir assez de fermeté (pour dire la vérité au roi), étoient ou retirés de la cour, ou décriés eux-mêmes comme jansénistes. Et qui est-ce qui auroit pu être à couvert d'une pareille diffamation, puisqu'on a vu un pape, pour avoir fait écrire une lettre un peu obligeante à M. Arnauld, diffamé lui-même publiquement comme fauteur de jansénistes". Qui saurait nier que le coeur du poète n'ait saigné, quand il écrivit ces confessions si vraies et si touchantes?

Dans les dernières années de sa vie, il a composé encore quelques vers, qui nous rappellent les pensées exprimées dans son Histoire de Port-Royal. Jl fut assez heureux pour ne pas voir la destruction de cette maison, mais déjà de son vivant, on persécuta les religieux et on commença à ruiner le cloître, de sorte qu'il put pleurer le sort de Port-Royal, changé en un triste tombeau.

Mesnard, t. IV, p. 198:

C'est là qu'on foule aux pieds les douceurs de la vie,
Et que dans une exacte et sainte austérité,
A l'abri de la vérité
On triomphe des traits de la plus noire envie.
Mais, hélas! gémissons. De ce séjour si beau

Tu ne vois à présent que le triste tombeau,
Depuis que la Vertu, qui régnoit dans ce temple,
Succombe sous l'effort et sous la dureté
De ceux qui ne pouvant la prendre pour exemple
L'immolent à leur lâcheté.

Racine est mort en chrétien. Son dernier désir fut de reposer au couvent où il avait reçu les germes d'une foi qui devait le soutenir jusqu'à son heure suprême. Voyez son testament, publié par son fils Louis dans les Mémoires, p. 352. „Je desire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port - Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière, aux pieds de la fosse de M. Hamon. Je supplie très - humblement la mère abbesse et les religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en reconnoisse très-indigne, et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prières d'une si sainte communauté pour attirer sa miséricorde sur moi".

Ayant accompli la tâche que j'ai entreprise, il me reste maintenant un devoir agréable à remplir, celui d'exprimer ici mes très vifs et très sincères remerciements à M. le docteur Appel, professeur à l'Université de Breslau et à M. le professeur Pillet, maître supérieur, lecteur à ladite Université; le premier m'a proposé avec bienveillance le sujet de cette Étude, le second a eu l'extrême bonté de lire attentivement mon travail et de me communiquer ensuite les observations qu'il lui a suggérées et dont je n'ai pas manqué de profiter.